

SUZY LE BLANC

LE SEPTIÈME
JOUR

Récit & Nouvelles



LE SEPTIÈME JOUR

SUZY LE BLANC

Le Septième Jour

Récit & Nouvelles

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou utilisés fictivement. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des événements ou des lieux serait pure coïncidence.

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, au terme des alinéas 2 et 3, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause est illicite » (alinéa 1 de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivant du Code pénal.

*À ma meilleure amie, Mireille
à tous mes petits enfants,
ces petites nouvelles faciles à lire
à Rémy pour son soutien et son amour
à Virginie et Layla que j'aime de tout mon cœur*

MON CHIFFRE SEPT À MOI

Il est connu que le sept est un chiffre sacré, un porte-bonheur. Depuis la nuit des temps, les hommes se sont ingénies à le symboliser. Déjà dans l'Antiquité le numéro 7 jouissait d'un prestige particulier. La signification du Dieu suprême, dans l'Égypte ancienne et pharaonique est symbolisée par le chiffre sept. Celui-ci est à l'origine de la Ménorah du peuple hébreu.

À l'époque des Pyramides le 7 représentait, dans la pensée de Kamet de l'Égypte antique, la moitié de notre espace géométrique. Le système de la construction des pyramides est basé sur une coudée qui égale à sept mains.

Dans notre monde d'aujourd'hui il n'est point rare de rencontrer la survivance de certaines

croyance en rapport avec ce chiffre. Prenons l'exemple d'Osiris qui fut découpé en sept morceaux, son deuil dura sept jours. Encore de nos jours pour tirer les cartes on bat sept fois le paquet de cartes avant de retourner la première et de couper. Ce deuil d'Osiris est comparable à la semaine chrétienne qui dure sept jours.

Voyons un peu ce qui reste à présent de tous ces rites. Dans la religion tout d'abord : Dieu a créé le monde en sept jours, la ménorah de la religion juive est un candélabre à sept branches. Dans l'hindouisme, on connaît les sept chakras. Dans l'islam, le 7 est présent dans la première sourate du Coran, qui comprend sept versets.

Le Tro-Breizh est un pèlerinage né au Moyen-Âge. Il emmenait les croyants autour de la Bretagne pour y prier devant les reliques des sept saints et évêques fondateurs de la région. Le trajet de plus de 500 km se faisait à pied, en parcourant les cinq villes : St Samson, St Corentin, St Briec, St Tugdual, St Pol, St Malo et St Patern.

Il reste le septième ciel dans la tradition islamique et qui n'a rêvé d'atteindre cette apothéose, au moins une fois !!!

Nous connaissons tous les sept pêchés capitaux, les sept sacrements de la religion chrétienne, les sept merveilles du monde, ou plus prosaïquement les sept archanges porte-bonheur.

Au cinéma, le Septième Art, nous retrouvons des films à grand succès comme les Sept Mercenaires, les Sept Samouraïs ou Sept ans au Tibet.

Je suis moi-même passionnée de numérologie, de tarologie et dans ce concept particulier, ce chiffre est souvent utilisé pour prédire ou expliquer une influence. Le chiffre du chemin de vie est le sept, on bat les cartes sept fois, on prédit un événement en tirant sept cartes au hasard.

Quand j'étais enfant, j'aimais lire les contes : pour m'endormir, au lieu de compter les moutons, je gardais dans ma tête l'histoire du Petit Poucet et des bottes de Sept lieues, les sept femmes de Barbe Bleue et Blanche Neige et les sept nains. Essayez de vous rappeler leurs noms. Allez : un, deux, trois !!! Moi j'en oublie toujours un : prof, Atchoum, Dormeur, Grincheux, Joyeux, Timide, et... Alors vous avez trouvé ? Il s'agit de Simplet.

Qui se souvient du dragon à sept têtes, des sept épreuves, des sept frères et sœurs, des sept mers, toutes ces histoires nous ont endormi bien des fois, bien avant l'ère de la télévision. Qui connaît les sept couleurs de l'Arc-en-ciel et les sept notes de la gamme.

Maintenant je vous confie un de mes secrets. Pour moi le chiffre sept est un chiffre un peu magique, il a été de nombreuses fois associé à ma vie personnelle. Je me suis mariée une première fois au mois de juillet, septième mois de l'année. J'aurai pu croire que cette première alliance ait été un échec, mais non, elle m'a conduite à mon bonheur d'aujourd'hui. L'homme de ma vie est né le septième mois, son année de naissance comporte un sept.

J'ai souvent tiré les cartes pour mes amies, et le chiffre sept y est présent. Le jeu comporte vingt et une cartes : trois fois sept. L'Arcane le plus connu du tarot de Marseille est le numéro sept, le Chariot.

Enfin depuis que je suis en Lorraine, mon adresse, dans deux villages différents a été au numéro 7 de la rue. Alors je veux croire que ce livre sera pour vous et moi, une bonne surprise.

Si vous lisez au moins sept de mes histoires, j'en

serai ravie. Je vous invite tout de suite à vous plonger dans ce recueil de nouvelles et je vous souhaite un agréable moment de détente...

LE SEPTIÈME JOUR

I

Ce matin de novembre, la neige recouvre la campagne tout alentour. C'est un immense tapis blanc qui s'étale au-delà du parc, quelques arbres couverts de givre étincellent sous le pâle rayon de soleil. La campagne est encore endormie, tandis que la maisonnée s'éveille à petits pas feutrés, Magali sort de son lit, s'étire, regarde tout autour d'elle, ouvre les rideaux et reste un grand moment le nez collé à la fenêtre. Tout lui paraît tout à coup presque irréel. Cette petite chambre où elle se sent bien, la neige au-dehors qui recouvre les toits, le silence presque religieux qui l'entoure, tout, ce matin-là, lui semble fabuleux. C'est un grand jour pour elle qui commence. Elle va se marier.

Il y a dix mois à peine qu'à l'aube de ses quinze printemps, elle est arrivée au village d'Abondant. Elle est descendue du car devant le café *l'Abondance* avec juste une petite valise et quelques effets personnels. Elle est attendue par sa tante et son oncle qui lui ont trouvé un emploi au village même. Elle a quitté l'école très tôt pour se placer et gagner un peu d'argent. Grande, mince, le regard fier, l'allure altière et d'un tempérament enjoué, elle a appris à faire face aux événements avec le sourire.

Dès le lendemain matin, elle se rend à pied au château d'Abondant juste à la sortie du village, là où elle va travailler. Elle se présente dès potron-minet, alors que la nuit s'estompe derrière les grands arbres du parc. Devant elle soudain une petite porte sur le côté du bâtiment s'est ouverte comme par magie, lui semble-t-il, et une silhouette un peu floue se dresse sur le seuil, toute vêtue de noir avec juste un col blanc qui lui confère un air un peu effrayant. Une femme au regard froid et pénétrant l'attend et la dirige vers l'aile droite du château dans une petite pièce où elle dépose ses affaires et endosse une blouse grise avant de commencer sa première journée dans cette imposante demeure.

Derrière la vitre gelée, ce matin-là, elle se revoit

franchissant la grille de l'immense domaine, très impressionnée par la magnificence du lieu. Le jardin à la française, le bâtiment immense et majestueux avec sa façade éclairée de mille feux par la magie de Fée Électricité, qui fit apparaître quelques fantômes courant derrière les fenêtres, elle en fut fort impressionnée.

Cette résidence des comtes de Dreux reste fascinante pour une enfant de son âge. Les tours du château se reflètent en contrepoint sur l'immense allée bordée de gigantesques massifs d'hortensias, de magnolias et de rhododendrons. Tout ici lui paraît alors grandiose, le hall d'entrée, l'immense escalier de pierre qui monte aux étages, les couloirs longs et larges et la multitude de pièces qui s'enfilent côte à côte comme un chapelet de pierres précieuses.

Magali est arrivée seule dans la première lueur du jour, l'heure où les fantômes s'enfuient, le cœur battant, la tête pleine de rêves et d'espoir. C'est la première fois qu'elle va être employée de maison.

Cette première journée est restée gravée dans sa mémoire. Elle a fait le tour des communs, a été présentée à Maria la cuisinière, Anna la femme de chambre chargée du linge, Josiane qui gère l'intendance, Annie au service pour les repas et Alphonse

le jardinier. Mais surtout c'est la directrice de cette grande demeure qui fait office de maison de retraite qui l'impressionne ce jour-là, pourtant ce n'est pas si facile de l'émouvoir car elle s'est habituée à toutes les surprises de sa jeune vie. Elle a surtout appris à cacher ses sentiments, elle prend les événements avec philosophie. Le sourire est sa plus grande parade et puis l'insouciance de sa jeunesse fait le reste.

Ce jour-là elle a déambulé toute la matinée, derrière cette femme à l'air sévère, visitant les chambres et l'imposante salle commune où se retrouvent les pensionnaires l'après-midi, le grand salon, les cuisines. Longeant les interminables corridors, elle suit son guide, sans prononcer une parole. Celle-ci lui lance de temps à autre juste quelques mots secs pour lui indiquer ses tâches à venir. Et puis est venu le soir où elle s'est retrouvée seule, à la tombée de la nuit, marchant d'un pas traînant vers la maison de sa tante. La journée a été harassante. Elle est un peu fatiguée mais heureuse d'avoir un travail et d'échapper à la solitude.

Très vite elle est devenue la mascotte du personnel du château, toujours de bonne humeur, travaillant sans rechigner aux tâches les plus ingrates.

Dès les premiers jours, elle va tour à tour aux cuisines à l'épluchure des patates, frotter le parquet

des couloirs, porter les petits-déjeuners dans les chambres, ranger le linge dans le dressing, compter les draps et les serviettes, sous l'œil attentif de Maria, Anna, Josiane ou Annie. Ces journées sont rythmées par l'imposante horloge comtoise qui carillonne toutes les heures au fond du couloir et par la grosse cloche à l'entrée qui sonne tous les midis et tous les soirs à six heures pour appeler les résidants qui se promènent dans le parc pour les repas.

Magali s'adapte très vite, car depuis son plus jeune âge on l'a souvent sollicité pour toutes tâches ménagères, elle en a l'habitude. Elle est jolie, gaie, sympathique, elle plaît. Ici, elle sera rémunérée pour son travail, ce seront ses premières fiches de paye. C'est nouveau pour elle. Toute la journée elle est entourée de personnes âgées, vieillissant plus ou moins bien, pas vraiment faciles, qui très souvent ronchonnet, tantôt aimables, tantôt agressives. Alors il lui faut garder le sourire, ne pas répondre, mais elle se sent bien, indépendante.

Un jour, on l'envoie au premier étage - Chambre 37 - Anolia, comme on la nomme, est malade. C'est une petite femme, un peu voûtée, fragile, toute menue, qui parle tout doucement. Discrète, un peu effacée, souvent silencieuse, elle est différente. On la sent souvent rêveuse, un peu absente, loin de tout.

Elle lui monte un verre de lait bien chaud, une coupelle de miel et un verre d'eau accompagné d'un cachet d'aspirine. Elle frappe, mais pas de réponse.

Autour d'elle, c'est le silence, la plupart des pensionnaires sont dans le parc pour une promenade ou au réfectoire pour le petit-déjeuner.

Magali pousse la porte et découvre pour la première fois son occupante. La pièce est petite, bien agencée, les rideaux encore tirés. Dans la pénombre, elle distingue le lit, la table de nuit. Elle dépose le plateau et ouvre un peu les rideaux. Anolia est couchée, recroquevillée sous les couvertures, on n'aperçoit que ses yeux d'un vert profond et son visage un peu ridé. Magali est tout de suite touchée par l'intensité de son regard et sa bonne figure.

Toutes les chambres du rez-de-chaussée se ressemblent, elle les connaît bien, mais ici, dès son premier contact, il lui semble qu'elle est dans un autre univers. Dès qu'elle a poussé la porte et qu'elle a posé son pied sur le seuil, elle a ressenti comme un appel, un pressentiment. Elle sait que dans cette pièce, cette petite femme allongée dans son lit va compter pour elle. C'est comme une révélation.

Anolia se redresse un peu, Magali cale ses oreillers, et pose le plateau sur les draps. Sans un mot,

elle lui fait boire son lait, gorgée par gorgée, tout doucement. Elle s'est assise sur le bord du lit et la vieille dame, peu à peu, reprend des couleurs, ses yeux sont remplis de tendresse. Sans un mot, elles se comprennent comme par magie.

Magali reste un long moment auprès d'elle, jusqu'à son assoupissement, puis tout doucement referme la porte et s'en va.

La plupart des pensionnaires sont d'origine russe, comme Anolia. Elles parlent plus ou moins bien le français, mais Magali les comprend à demi-mot. Les gestes sont souvent les mêmes, leur regard parfois en dit long.

Ce soir-là dans sa chambre, elle ne cesse de penser à cette rencontre, elle sait déjà, qu'elle va y retourner, mais pourquoi ? Cette dame si digne l'a touchée. Alors au fil des jours, elle va découvrir d'abord son histoire et puis son humour, sa vitalité débordante.

Un dimanche matin, quelque temps après son arrivée, Magali s'ennuie un peu, elle décide de faire une surprise à sa nouvelle amie de cœur. Alors, elle demande à sa tante la permission d'aller se promener.

« Je serai de retour vers quatre heures lui dit-elle » et elle se met en route pour le château. Tout d'abord une sensation étrange l'envahit, elle s'y rend en visiteuse et non comme employée. Aujourd'hui c'est elle

qui devient l'invitée de cette demeure qui la fascine malgré elle.

C'est un bel après-midi d'été, le soleil haut dans le ciel, l'air est chaud. Magali remonte la grande allée du château presque joyeuse. Sa longue jupe fleurie se soulève à chaque pas, son corsage bien sage laisse apercevoir ses formes d'adolescente et ses longs cheveux retenus par un ruban flottent dans l'air à chacun de ses pas, pourtant au moment de franchir la grille du château, elle songe à cette visite impromptue, comment va-t-elle être accueillie et si elle dérange ! Elle franchit la grande porte sans se faire remarquer et monte directement à la chambre 37. Pendant une minute, elle hésite, son cœur bat, puis elle frappe et une petite voix lui répond :

« Oui voilà !

... Quelle surprise ! Justement j'allais sortir un peu dans le parc, lui dit Anolia. »

Cet après-midi-là, elle découvre une vieille dame charmante, pleine de vie malgré quelques rhumatismes. Et c'est le début d'une tendre complicité entre elles. Durant trois mois, Magali passe quelques heures tous les dimanches en sa compagnie.

Peu à peu elle lui raconte sa petite enfance, son

école, sa maison et lui montre de vieilles photos et, avec une certaine émotion dans la voix, parle de son pays natal. Magali la trouve très digne et fort plaisante. Elle prend beaucoup de plaisir à l'écouter égrener les souvenirs de sa toute jeune vie.

Elle parle d'une petite voix fluette, le souffle parfois un peu court, avec juste une pointe d'accent slave qui fait sourire la jeune fille.

Elle évoque sa jeunesse à Yaroslav, petite ville historique sur les bords de la Volga. Elle lui décrit son église de quartier datant du XVIII^e siècle, avec ses colonnades et ses fresques colorées, là où elle a passé ses premières années, entre parents et grands-parents aimants et son ami d'enfance Azari qu'elle connaît depuis l'âge de cinq ans. Le portrait de la grande Catherine l'Impératrice est partout, rappelant son influence, lui raconte-elle. Sa construction, en étoile, lui donne aux yeux des Russes une aura supplémentaire, comme une protection du ciel. Anolia, les yeux pleins de larmes, se replonge dans son passé, elle parle pendant des heures comme si le temps s'était arrêté. Alors Magali l'écoute sans dire un mot, lui prend la main, lui sourit et quand la vieille dame redevient sereine, elle la quitte en promettant à chaque fois de revenir le dimanche suivant.

Elle ne parle jamais de sa venue en France, de son exil, sans doute trop douloureux. A-t-elle été mariée ? fiancée ? Elle n'en saura jamais rien, Anolia ne fait aucune confidence sur sa vie d'adulte.

Sur le chemin du retour Magali se sent moins seule, elle emporte les souvenirs de son amie comme de beaux présents et le soir dans sa petite chambre, les rêves l'emportent vers ce pays si grand, si loin, qui lui paraît si inaccessible pour elle. La Russie elle l'imagine avec ses étendues immenses, le froid de l'hiver, les plaines et les rivières gelées, les hommes coiffés de leurs chapkas en fourrure et leurs longs manteaux, mais aussi ses chants rythmés, ses costumes aux couleurs vives, ses danseurs pleins de puissance et de grâce.

II

Magali, vêtue d'une jupe de feutrine bleue et d'un chemisier blanc à manches bouffantes, rehaussé d'un petit col en dentelles, se regarde dans la glace. Elle est fébrile, elle relève ses longs cheveux en un beau chignon et y pique une fleur blanche. Elle enfle des ballerines assorties qu'elle a achetées en cachette juste pour ce jour particulier. Elle en avait tellement envie. Les chaussons de danseuse que portait BB, Brigitte Bardot, dans *Et Dieu créa la Femme*, son film culte qu'elle a vu plusieurs fois au cinéma du quartier. Enfin elle est prête et après un dernier coup d'œil à sa chambre de jeune fille, descend l'escalier jusqu'à la salle à manger où oncle, tante, cousins, voisins l'attendent. Elle va rejoindre son futur mari, dans la salle de la mairie, à quelques rues de là.

Comme dans la chanson *Ça s'est passé un dimanche*, ce soir-là Magali quitte le château où elle a passé un bon après-midi près d'Anolia, la tête pleine de ses confidences sur sa vie d'autrefois quand, sur le chemin du retour, elle remarque un grand jeune homme, blond, athlétique, au regard charmeur. Leurs regards se sont croisés une demi-seconde à peine, mais Magali reste troublée. Elle accélère son pas, l'air

est doux en cette fin de septembre et elle se met à rêver : « Mademoiselle quel est votre nom ? » Elle rentre vite à la maison et passe sa soirée comme à l'accoutumée à écouter les histoires, sans cesse répétées, de son oncle qui n'en finit pas de raconter quelques anecdotes autour de la table familiale. Mais son esprit, ce soir-là, est loin.

Toute la semaine Magali rêve de son inconnu. Au château elle travaille avec entrain, elle se met même parfois à fredonner. L'automne est là, à la porte, les arbres se parent de milles couleurs, le parc resplendit sous le frémissement des feuilles qui peu à peu recouvrent le sol, formant un tapis de couleur feu qui craque sous les pieds.

Dans les communs du château, on chuchote, un nouveau jardinier est arrivé, dit-on, mais personne ne l'a aperçu. Magali écoute d'une oreille distraite tous ces propos sans toutefois y participer, mais le destin est là, qui veille.

Le dimanche suivant, juste sept jours après, il pleut, Magali reste bien sagement à la maison. Elle décide de faire un grand ménage dans sa chambre. Elle s'active toute la matinée, après une nuit un peu agitée, son inconnu n'y étant pas étranger. Son oncle est parti chercher le pain comme tous les dimanches chez Jamie la boulangère, avec un petit détour au

café de la poste pour rejoindre ses copains et boire un apéro. Pendant ce temps, sa tante prépare le repas dominical : poulet rôti, pommes rissolées et une bonne salade verte du jardin. La maison respire, ça sent bon, une fenêtre ouverte laisse entrer un pâle soleil d'automne et un léger courant d'air apporte les dernières senteurs des massifs d'hortensias et des roses trémières qui ornent le mur extérieur de la maison. Magali à la passion des fleurs, elle prend beaucoup de plaisir à composer de jolis bouquets et jouer avec l'harmonie des couleurs. Elle mêle souvent branchages fleuris et fleurs délicates. Ce n'est pas encore une experte, mais son instinct la guide et c'est très souvent réussi. Elle est souvent dans le jardin, à faire des essais de plantations, parfois infructueuses.

Il est midi passé et, à sa grande surprise, l'oncle n'est pas encore rentré. Dans la salle à manger, ou plutôt salle commune, sur une grande table en chêne massif recouverte d'une nappe à petits carreaux bleus, le couvert est dressé. Elle a juste le temps de cueillir une rose et de la déposer dans un vase que la porte s'ouvre avec fracas, des rires fusent et, soudain, oh surprise ! Son inconnu est là, avec l'oncle, bavardant, riant. Magali n'en revient pas. Qui est-il donc ? Que vient-il faire ici dans la maison ?

Magali, pourtant peu timide, grimpe quatre à quatre l'escalier et s'enfuit dans sa chambre juste

avant qu'on ne l'aperçoive. C'est un réflexe, elle n'en revient pas. Puis quelques instants plus tard, on l'appelle, pas moyen de faire autrement, elle descend lentement et se retrouve face à face avec celui qui hante ses pensées. Le repas, ce jour-là lui semble interminable. Tout le monde discute, l'ambiance est joyeuse, enjouée, personne ne semble faire attention à elle. Elle a juste retenu son prénom : Julien, mais elle ne sait pas qui il est. Les deux hommes discutent chevaux, fermages, plantations, tandis qu'elle aide sa tante à servir. Puis le repas se prolonge par un petit remontant comme ils disent. Ce n'est donc pas un jour ordinaire. L'oncle a même débouché une bouteille de vieux marc caché dans le sellier. Puis on sort les cartes et une partie de belote est avancée. Magali est restée un peu en retrait et se met à rêver.

L'après-midi se termine et Julien s'en va, elle n'en saura pas plus ce soir-là.

Dans la semaine, alors qu'elle frotte les carreaux d'une chambre, au premier étage, elle aperçoit Julien dans le jardin, il est courbé, attentif à sa tâche. C'est le nouveau jardinier ! Quelle surprise ! Son corps souple et svelte se détache en ombre chinoise sur la pelouse, un grand chapeau aux larges bords le protège du vent. Il fait un peu frais sous les arbres en ce mois de septembre. De temps à autre il se redresse et

contemple ses plantations.

Magali reste un moment à la fenêtre le cœur battant. Elle ne sait rien de lui, sauf qu'il est là et qu'elle va le côtoyer presque chaque jour.

Dans les communs, on papote et elle va vite apprendre que le nouveau jardinier loge à demeure, dans l'aile droite du château, juste sous les toits. Tout le monde l'a remarqué. C'est un bel homme qui fait tourner les têtes. Il rentre d'Algérie, dit-on, il vient d'y passer huit mois, il est célibataire. Dans les cuisines, on plaisante : c'est un cœur à prendre ! Et puis il est robuste, avec lui on n'a pas peur de traverser le bois ! C'est vrai les filles !

Magali écoute les commérages, elle est la plus jeune, alors on ne fait guère attention à elle. Elle se contente de prêter l'oreille aux plaisanteries qui fusent dans les communs. En rentrant chez sa tante, elle n'ose pas poser de question. Pourtant, un soir, elle apprend que Julien est un cousin éloigné de son oncle et il était même question de l'accueillir dans la maison, dans la mansarde, mais il a préféré rester au château. Les employés ne logent pas là d'habitude, mais il y avait juste une chambre disponible dans la tour. L'oncle a plaidé sa cause sans doute, il connaît bien le propriétaire. Dans sa jeunesse, avant que le

châtelain ne transforme cette demeure en maison de retraite, il y travaillait. Julien, lui, à vingt-cinq ans, il s'est éloigné de ses parents, de ses anciens amis, il désire oublier la guerre, fuir le passé et ses souvenirs. Il s'est réfugié près du seul parent qui, lui semble-t-il, l'aidera à reprendre goût à la vie.

Désormais Julien va souvent déjeuner le week-end chez son oncle et retrouve Magali. Peu à peu les deux jeunes gens font connaissance et, puis sous l'œil complice de la famille tous les dimanches, il emmène Magali danser au village voisin ou se promener dans la campagne environnante. Puis vient l'automne, la nature est belle, pleine de couleurs, les soirées un peu fraîches et les jeunes amoureux profitent de leur liberté. Magali se laisse entraîner dans ce tourbillon et profite de sa jeunesse. Julien à ses côtés, est rempli de joie, de gaieté, il retrouve la paix et l'oubli. Pourtant parfois, son regard reste triste et lointain, comme si le cauchemar de la guerre revenait le hanter.

C'est ainsi que juste trois mois après leur première rencontre, ils se marient à la mairie du village le 7 novembre de l'année 1961, sous un ciel bleu malgré le froid. Magali monte les marches de l'hôtel de ville le cœur battant entre juste deux témoins, deux

voisins venus les entourer. L'oncle un peu ému se met à l'écart sur le parvis tandis que la tante est restée à demeure pour préparer un repas de fête. Julien arrive juste à l'heure, il est grand, le regard bleu comme un ciel d'été, vêtu d'un pantalon de flanelle, d'une chemise blanche qui souligne son teint hâlé par le soleil et le vent. Une veste ample, de couleur grise complète sa tenue. Il est à la fois élégant et décontracté. Magali s'avance soudain intimidée, elle le contemple d'un regard amoureux, avant de prononcer le oui traditionnel qui les unit pour le meilleur et pour le pire.

À la sortie de la mairie, une couche épaisse de neige immaculée recouvre le sol et de gros flocons tombent du ciel, comme pour bénir les jeunes époux en une pluie douce et fragile, les auréolant d'une clarté transparente. Un petit groupe de badaud les acclame tandis qu'ils s'empressent de rentrer au plus vite se mettre à l'abri dans la maison à quelques rues de là, où un repas de fête les attend. Magali est radieuse, pourtant ce jour-là un incident peu ordinaire pour une mariée se produit. Dans la précipitation, à la sortie de la cérémonie, Magali perd son alliance. Julien l'a passée à son doigt mais d'un geste maladroit, la bague glisse et se perd dans la neige qui tombe dru, comme pour prévenir du destin. Elle

est très jeune, insouciant et heureuse et elle n'en prend pas ombrage, bien au contraire elle reste joyeuse, souriante, presque indifférente à la perte de son anneau nuptial. Pour elle ce n'est qu'un signe extérieur, elle est désormais mariée à celui qu'elle a choisi et c'est le plus important. Alors Julien en rit et par solidarité fait glisser la sienne dans sa poche, désormais il la gardera comme trophée dans le tiroir de sa commode.

Après la cérémonie, les jeunes mariés regagnent sous une pluie neigeuse la maison de l'oncle Marcellin, où tante Justine a préparé une jolie surprise. La modeste maison en pierre cachée par de gros platanes qui bordent le chemin apparaît soudain dans la lumière blafarde de ce jour particulier. Au-dessus de la porte d'entrée, un petit bouquet de roses blanches avertit les passants de l'heureux événement.

Soudain Magali se sent enlevée et c'est dans les bras robustes de son époux qu'elle franchit le seuil comme le veut la tradition. Justine a disposé sur la grande table de la cuisine une jolie nappe blanche, un peu jaunie par le temps, lui venant de sa mère et qui était bien pliée dans l'armoire de la chambre, attendant un jour de fête. Un bouquet de roses cueillies dans le jardin, orne le centre de la table. Pour égayer la vaisselle de porcelaine blanche, Justine a dispersé

sur la nappe des trembles cueillis en bordure des près, faisant un beau chemin de table. Magali découvre avec bonheur et une grande émotion cette maison qu'elle connaît bien, en habit de fête. Elle saute de joie au cou de sa tante. Le repas est plutôt simple mais préparé avec tant de chaleur que les pommes de terre recouvertes de crème, exceptionnellement pour son mariage, ont un goût de bonheur.

La salade du jardin s'accommode de quelques croûtons et de rondelles de fromage de chèvre, quant au dessert, Justine s'est surpassée. Elle a confectionné depuis la veille une petite pièce montée fait maison qui a bien de l'allure. En guise de mariés, elle a planté au sommet deux alliances entrelacées souvenir du temps passé.

La nuit vient de tomber, il est 7 heures du soir, et dans la campagne environnante, tout est blanc et silencieux. L'après-midi s'achève sur un dernier petit verre de vin à la santé des jeunes époux. Pour cette occasion, l'oncle Marcellin a débusqué dans la cave, une vieille bouteille d'un grand cru et une bouteille de champagne. Ce n'est pas son habitude de boire, aussi est-il un peu gris, et il s'est mis à fredonner *Le petit vin blanc*. Sa femme Justine n'en revient pas, puis tout le monde trinque au bonheur des tourtereaux et va se coucher.

Magali a sa chambre au premier étage, c'est une toute petite pièce bien agencée, très joliment décorée de quelques fleurs, napperons, et un charmant dessus-de-lit de dentelle blanche. Ce soir, elle va dormir de l'autre côté du couloir, dans une pièce plus vaste, où Justine a installé un grand lit recouvert d'un édredon chaud et volumineux, d'une petite table de nuit sur laquelle est posée une veilleuse. Dans le fond de la pièce un lavabo derrière un rideau en vichy bleu et enfin une armoire penderie pour les affaires des mariés. Justine, pendant la cérémonie, a pris soin d'apporter les quelques affaires personnelles de Magali dans cette pièce qui sera pendant quelques mois la chambre des jeunes époux.

Dès le surlendemain, Magali et Julien reprennent le travail au château. La jeune épouse est félicitée par quelques collègues, en fait seule la cuisinière l'embrasse et lui souhaite plein de bonheur. Toute la journée Magali s'active dans ses tâches habituelles, mais elle ne peut songer qu'à une chose, le moment où elle pourra aller voir Anolia et lui annoncer son mariage. Jusque-là, elle n'en a rien dit, elle a même un peu délaissé son amie ces deux dernières semaines aussi elle a hâte de la retrouver.

En fin d'après-midi avant de rentrer rejoindre son

mari, elle lui fait une petite visite dans sa chambre. La vieille dame, la félicite et lui serre bien fort ses mains, en tremblant. Magali a envie de l'embrasser, mais elle se retient pour ne pas la bouleverser et par respect pour son âge avancé, elle vient de fêter ses soixante-quinze ans.

III

Cinq mois plus tard à l'approche du printemps, c'est une belle matinée qui s'annonce. Magali s'est levée de bonne heure, elle traîne à l'étage où elle vient de passer ses premiers mois de jeune mariée.

Le couple était un peu à l'étroit, mais la maison accueillante. Elle aimait bien l'oncle et la tante, mais il était temps de voler de leurs propres ailes, comme on dit. Son mari l'attend dans la cuisine, il a chargé leurs bagages dans la voiture du voisin, qui va les conduire à la gare de Dreux.

Au château, les temps sont devenus difficiles, Julien n'a plus de travail, alors grâce à un vieil ami d'enfance, il a trouvé une bonne place pour lui et sa femme dans l'est de la France. C'est avec enthousiasme et confiance que Julien a accepté. Cela le ramène un peu à son passé : il est originaire de la Meuse.

Le voyage risque d'être très fatigant, le train les emmène vers Paris où ils ont une correspondance pour Nancy. Magali semble ravie, c'est un peu l'aventure, mais elle est heureuse. Après une halte dans la capitale, un changement de gare et la découverte du

métro parisien, les voilà en route vers l'Est. Ils ont trouvé deux places assises dans un compartiment bondé de militaires qui rejoignent Strasbourg, et après quelques heures de voyage, les voici arrivés en gare de Nancy. Il est déjà sept heures du soir, la journée a été longue. C'est trop tard pour poursuivre leur chemin jusqu'à leur nouveau domaine, alors Julien prend une chambre pour la nuit, à l'hôtel juste en face la gare. Juste au-dessus de la brasserie les *Deux-Hémis* qui sera leur refuge pour cette nuit. Quelques petites chambres au premier étage, une enseigne qui attire les voyageurs. L'ambiance est survoltée, les clients s'attardent au bar jusque tard dans la soirée. Les jeunes tourtereaux sont montés se reposer avant de commencer une nouvelle vie. Magali ressent la fatigue de cette journée et fini par s'endormir d'un sommeil profond, malgré le bruit incessant des voitures, des trains et des noctambules. Julien, lui, reste un peu derrière le bar avant de rejoindre son épouse. Il est à la fois heureux et inquiet de son avenir. Il vient d'apprendre l'heureuse nouvelle, Magali est enceinte.

Après une nuit un peu agitée Julien et Magali prennent un car jusqu'à Toul où les attend un employé de la ferme St Laurent, située à quelques kilomètres de là, en plein champs.

Il fait doux, une légère brume envahie la campagne environnante, Magali découvre une belle ferme lorraine avec sa façade de crépi blanc, sa grande cour pavée tout du long du bâtiment, six grandes fenêtres à petits carreaux, l'usoir couvert d'un tas de bois et la porte d'entrée en bois massif surmontée d'un avant-toit en forme d'ogive. Juste à côté, la porte de la grange à deux battants surmontée de grosses poutres de bois, laisse apercevoir par un œil-de-bœuf l'étendue des dépendances.

Juste en face, côté droit, un large appentis avec son toit en pente abrite une vieille charrue, deux ou trois brouettes, quelques seaux usagés et de nombreux outils pêle-mêle posés sur un tas de planches. Magali est impressionnée par l'étendue du domaine.

Elle reste quelques instants au milieu de la cour, seule, parcourant du regard la belle bâtisse à la fois imposante et rassurante tandis que la propriétaire les invite à entrer. Elle se sent tout de suite à l'aise, elle ne saurait dire pourquoi. Sans doute le silence qui soudain l'enveloppe, l'ombre du mirabellier qui s'estompe à travers un faible rayon de soleil, alors elle pense à son futur bébé, passe sa main sur son ventre et puis rejoint les autres dans la maison. C'est sans doute un beau présage, se dit-elle.

La maîtresse de maison les accueille avec simplicité et gentillesse. Celle-ci est surprise par le jeune âge de Magali, mais tout de suite séduite par son sourire et sa fraîcheur. Julien lui, grand, athlétique est déjà en grande conversation avec le fils cadet de la maison dans la grande cuisine pavée, aux grosses poutres apparentes, debout devant une grande cheminée. Ils sont invités à s'asseoir sur les bancs autour d'une immense table en chêne brut où toute la famille se réunit pour boire une tasse de café.

Le jeune couple s'est installé à l'étage, côté ouest, une vaste chambre sous les toits, avec un grand lit lorrain couvert d'un édredon en plumes d'oie, recouvert d'une courte pointe fleurie. Une armoire lorraine lourde et massive pour leur linge et leurs vêtements et un tout petit espace pour la toilette. Les commodités restent sur le palier.

Julien prend immédiatement ses fonctions en faisant tout d'abord le tour de la propriété. Il va s'occuper du potager et du verger, mais il promet de participer à toutes les activités de la ferme. Il n'est pas expert en élevage, mais il apprendra. La maison est entouré sur l'arrière par un petit-bois où il fait bon se promener et prendre un peu de fraîcheur durant les journées chaudes de l'été. Plus loin on aperçoit les

champs de blé et de maïs et enfin les pâtures pour le troupeau de vaches. Depuis le départ du fils aîné à la guerre d'Algérie, le jardin a souffert, il est resté en friche trop longtemps, mais c'est un bel emplacement qui plaît à Julien.

Au fil des mois, il en fait un grand espace cultivé avec juste quelques rangées de fleurs qui seront vendues au bourg. Mais surtout il produit de beaux légumes variés : poireau, pommes de terre, carottes, salades, haricots verts, tomates qui alimentent la famille pendant l'année. Ils sont ensuite acheminés sur les marchés en pleine saison. Tout autour, il plante des arbres fruitiers en complément des mirabelliers disséminés dans de la propriété. Quelques mois plus tard, une haie de groseilliers et de framboisiers vient délimiter sa production et deux rangées de fraises bordent les allées.

Magali s'occupe à nourrir les poules et les canards chaque matin, dès l'aube. Elle va tous les jours chercher les œufs frais dans le poulailler, elle est à chaque fois attendrie à la naissance d'un poussin. Un hiver, elle a gardé dans une boîte à chaussures, un petit caneton, avec une aile cassée, pendant un mois bien au chaud avant de le relâcher dans la cour. Parfois la patronne l'accompagne avant d'aller chercher les bidons de lait de la traite du jour. Puis elle fait le

ménage dans la maison et de temps en temps aide à la cuisine. Ce n'est pas le travail qui manque. Elle s'adonne avec bonne humeur à toutes les activités domestiques de la ferme, elle est la petite main complémentaire à tous. Pourtant c'est en hiver qu'elle trouvera sa place parmi cette famille.

Deux mois ont passé, elle fait une fausse couche un beau jour de mai, elle est seule ce matin-là, son mari est parti au marché de Toul. La maison est silencieuse, quelques ouvriers agricoles, venus du village sont partis travailler dans les champs. Après avoir nourri poules et canards, elle nettoie la cour quand soudain elle s'écroule à quelques pas de la porte d'entrée. Depuis une semaine déjà, elle se sent fatiguée, elle a parfois des petits malaises qu'elle pense être juste dus un peu de fatigue. Les premières chaleurs l'incommodent. Mais cette fois une douleur fulgurante la plie en deux et elle se retrouve à terre, le souffle coupé. Elle fini par se relever et se traîne jusqu'à la cuisine où s'active sa patronne. Une demi-heure plus tard elle est transportée à l'hôpital, pour un curetage.

À son retour, elle reprend vite son travail, elle se sent parfois un peu lasse et isolée. Autour d'elle règne le silence, les hommes de la campagne ne parlent pas

de ces choses-là, même s'ils savent au fond très bien ce qui lui arrive. Quant aux femmes, elles lui sourient plus souvent, sans un mot, et peu à peu la maîtresse de maison la prend sous son aile. Elle est trop jeune pour cette épreuve se dit-elle, cette *gamine* n'a pas vingt ans ! Faut-il que ce soit malheureux à cet âge de perdre ainsi un enfant.

Et puis son mari est trop occupé, trop distant. Lui non plus ne sait guère s'y prendre, il s'éloigne peu à peu. Le soir au lieu de rentrer directement dans leur nid, il va discuter avec les copains au café de la mairie.

L'été est là, et les travaux des champs s'intensifient. Les hommes se lèvent tôt, les journées sont longues. Magali prépare souvent le petit-déjeuner pour tous les travailleurs, avant de s'atteler à ses tâches journalières. Elle a repris des forces, son moral est au mieux, elle se sent à nouveau jeune et en harmonie avec la nature et aussi un peu plus proche de cette famille paysanne qui l'entoure.

Juillet leur réserve une surprise. À l'approche de la Fête Nationale, tout le monde est impatient d'aller au village pour danser et s'amuser un peu. Dans les champs, le travail est intense, la saison est bien avancée, et au milieu d'une belle après-midi, alors

que Magali est seule dans la maison, un homme se présente au domaine. Il a l'air de bien connaître l'endroit. Le regard un peu vague, assez jeune, les cheveux ras, un visage émacié, il esquisse un sourire, mais dans ses yeux passe la tristesse. Ce jeune commis vient de rentrer d'Algérie. La guerre est finie depuis quelques jours, et après un passage rapide dans un hôpital de Marseille, il est revenu au pays. Sa première visite est pour ses patrons et amis. Alphonse est un gars du village, tout le monde le connaît et, depuis son plus jeune âge, il participe aux travaux d'été de la propriété. Il fait la connaissance de Magali et bien qu'un peu plus âgé qu'elle ils deviendront de bons amis.

Pendant des jours, tout le monde est attentif, sans trop poser de questions, on chuchote, on écoute le soir les informations sur un vieux poste de radio. La France a perdu l'Algérie, Ben Bella, le FLN et les harkis sont de toutes les informations. Partout les conversations tournent autour des événements. Mais en cette fin juillet 1962, dans les campagnes, on attend le retour de tous les enfants du pays.

Cette même année Magali reçoit un jour un courrier de son amie Anolia. La vieille dame a pensé à elle, ce qui la touche énormément, elle qui a si peu de

famille. Dans une jolie boîte garnie de velours grenat, Anolia lui a envoyé une icône russe, en bois peint, de Notre Dame de La Trinité avec un petit mot écrit d'une main tremblante, mais qui lui fait chaud au cœur et qu'elle va garder précieusement une bonne partie de sa vie.

Quelques mois passent et Magali reçoit un matin par courrier la triste nouvelle. Anolia, sa vieille amie s'en est allée au pays des rêves. C'est une grande tristesse, elle se faisait une joie d'aller lui rendre visite dans le courant de l'année. Cette vieille dame était un peu sa grand-mère de substitution.

IV

La grande salle à manger de la maison est plongée dans le silence. Magali met le couvert pour toute la maisonnée. Elle a sorti les belles nappes blanches du placard de l'entrée, et l'argenterie du grand buffet patiné par le temps, qui a vu des générations se succéder. Elle se retrouve seule, juste pour la journée. Les patrons sont partis faire les achats de Noël jusqu'à Nancy, sans doute aux Magasins Réunis. Ils vont en profiter pour rendre visite à une cousine éloignée qui vit seule dans un petit appartement de la rue des Sœurs Macarons, près de la place du marché. Les macarons, ces petits gâteaux qui font la réputation de la ville, cette savoureuse friandise à base de blanc d'œuf, de sucre et d'amandes, secret des sœurs Converses de la communauté des Dames du Saint Sacrement.

Magali n'a jamais encore goûté cette pâtisserie, mais elle a souvent épousseté les vieilles boîtes en fer de cette gourmandise, gardées dans le buffet de la cuisine ainsi que les plus petites boîtes de bergamotes avec la Place Stanislas gravée dessus, autre spécialité nancéenne, autre friandise, bonbon au sucre à l'extrait de bergamote qui remonte à René II de Lorraine

également Roi de Sicile où poussent les bergamottiers. Magali aura sans doute cette année l'occasion d'y goûter.

Dehors il fait froid et une couche de neige recouvre la campagne d'un beau manteau blanc. Les arbres scintillent au pâle soleil d'hiver. Dans le hangar, le foin et la paille sont entreposés pour nourrir le bétail qui passe l'hiver à l'étable. Dans le poulailler, une oie bien grasse, une demi-douzaine de canards et un gros chapon vont faire le délice des gourmands pendant les festivités de cette fin d'année.

Après avoir terminé de dresser la table, elle se dirige vers la cuisine. Elle va préparer quelques bonnes tartes, avec les fruits du verger ramassés au cours de l'été et mis en conserves. Depuis son enfance, elle aime faire la cuisine et cette fois-ci elle va bénéficier des conseils avisés de la vieille Léontine, venue donner un coup de main aux préparatifs du repas de Noël.

Léontine est une très bonne cuisinière et elle va souvent de maisons en maisons, l'été, faire les conserves. Puis, vers la fin d'automne, elle participe aux cochonnailles, et, au moment des fêtes, on fait souvent appel à ses talents de cordon-bleu. Magali

est enchantée, elle va elle-même pouvoir s'adonner à une de ses passions. Elle est heureuse, les mains dans la farine, pétrissant la pâte. Au fil du temps, elle deviendra elle-même une excellente cuisinière.

Ceci la ramène à ses premiers souvenirs, au milieu de cette cuisine, en cette veille de Noël elle songe à l'odeur du bon pain chaud de sa tante à Abondant. Elle a eu tant d'émotions depuis son mariage. Elle qui avant ne pensait qu'à danser et s'émanciper, ici elle est devenue plus mûre, plus responsable. Depuis la perte de son petit Jean-Michel, c'est le nom qu'elle avait imaginé, elle se sent parfois plus vulnérable, mais surtout elle a appris à s'assumer. Son mari est aimant, mais un peu distant parfois. Elle se sent un bien seule après le repas du soir, jusqu'à son retour. Depuis quelque temps déjà, il a pris l'habitude d'aller boire un petit coup au café du village, avec des copains. Bien sûr il a de plus en plus de responsabilité ici, au jardin, et puis il travaille dur toute la journée, mais elle s'inquiète de son avenir. Elle a très souvent des sortes de prémonitions, ce sont des sensations un peu dérangeantes qui l'envahissent, la plupart du temps, à la tombée de la nuit. Alors elle se réveille, elle se rassure en voyant son mari près d'elle et se rendort. Mais au petit matin la sensation est encore là, à la tarauder.

Pour le moment elle se remet à cuisiner, ce soir elle est heureuse. Elle va passer les fêtes, bien entourée. Elle a une nouvelle vie en elle qui la pousse à regarder l'avenir avec bonheur. Elle a trouvé aide et protection, comme une vraie famille.

Au lieu de rêvasser, maintenant il faut qu'elle se dépêche, elle va mettre une jolie robe, se recoiffer et attendre l'arrivée de sa patronne. Et tandis que Léontine enfourne un strudel, ce gâteau aux pommes spécialité d'Alsace, dans le four de la grosse cuisinière, elle va à la rencontre des invités. C'est la veille de Noël.

C'est une belle soirée qui s'annonce, la nuit tombe quand tous prennent place autour de la table. Marlyse a rapporté plein de cadeaux, deux paniers remplis de victuailles, elle est de charmante humeur. Son mari Joseph de son côté a fait de bons achats. Il a déniché deux trois bouteilles de grand cru à prix raisonnable, qu'il s'empresse d'entreposer dans sa cave.

Un bon feu brûle dans la cheminée réchauffant la grande pièce, une bonne odeur de cuisine leur chatouille les narines et les met en appétit. Le repas est fort apprécié et la soirée se passe dans la bonne

humeur. Ce soir et c'est exceptionnel, la plupart des ouvriers se retrouvent autour de la table. Mise à part le patron et Julien, ils sont tous célibataires. Il manque un certain Gaston qui est rentré chez lui auprès de sa femme et ses deux filles.

Demain le repas sera un peu plus intime autour du sapin, mais elle sait qu'une grande fête est prévue pour le nouvel an. Il y aura de la musique et des lampions, la table sera dressée dans le hangar car de nombreux villageois vont venir danser et s'amuser. Cela rappellera le passé. La ferme St Laurent est connue depuis très longtemps pour son accueil. Du temps du vieux Simon, tous les ans, la fête réunissait les hommes du bourg et les saisonniers venus de Toul ou des environs qui venaient l'été aider aux travaux des champs.

Cela fait deux ans, que la ferme est restée silencieuse. Le départ du fils aîné, le deuil qui a frappé la maison avec la mort du grand-père, et la guerre d'Algérie, le recueil et le silence ont fait place aux festivités. Cette année enfin, la vie reprend, les anciens retrouvent les plaisirs oubliés et les plus jeunes découvrent le partage et la tradition de ses fêtes paysannes.

V

Marlyse, la maîtresse de maison, grande femme énergique, gère le domaine avec douceur mais fermeté. C'est une belle plante comme on dit dans le pays, d'origine Alsacienne avec un petit accent bien particulier qui fait parfois sourire. C'est elle qui prend les grandes décisions. Son mari, un peu bourru, dur à la tâche est la plupart du temps dehors. C'est un homme simple, un homme de la terre, aimant le grand air, il s'en va au petit matin à la cueillette des champignons ou à la recherche de quelques fruits sauvages, il rapine à travers haies et champs. Il revient très souvent avec un panier de noix, de noisettes, ses poches remplies de surprise. Il est sévère parfois pour ses ouvriers agricoles, surtout en pleine période de récolte. Mais il est seul, à quelque exception près, à s'occuper de son cheptel. Ce Vosgien, descendu dans la plaine depuis une trentaine d'années est un marcheur expérimenté, il a de l'endurance et un amour immodéré de la nature.

Sans cesse à parcourir les bois et les prés, il va faire sa ballade au lever du soleil seul, quels que soient la saison ou le temps. Il se fait invariablement discret, parlant peu, néanmoins il sait écouter et est toujours de bon conseil. Depuis l'arrivée de Julien à la ferme,

il a montré une certaine affection pour lui. Il l'entraîne de temps à autre à parcourir son domaine, lui montrant fièrement ses bêtes. Julien découvre à ses côtés les nombreuses ressources de cette campagne lorraine.

Un soir, assis sur le banc de pierre qui longe la maison, juste après la perte de son premier bébé, Julien s'était retiré dans la fraîcheur du soir pour méditer un peu. Son patron était venu s'asseoir sans un mot auprès de lui. Il était arrivé discrètement le visage caché par son vieux chapeau à large bord qui lui vient de son père, vêtu d'une chemise en drap épais et d'un pantalon de velours bleu qu'il enfile même l'été les soirs à la veillée. Après un bref bonsoir, Julien est resté là, ne sachant que faire, mais cette présence lui est apparue rassurante et presque familière. De longues minutes silencieuses ont suivi dans le silence de la nuit. Puis Julien a senti une main chaleureuse sur sa cuisse, son patron lui témoignant à sa manière son amitié. Il en est resté tout retourné et a, depuis ce jour, gardé un grand respect pour cet homme simple et effacé.

Durant ses derniers mois, les liens entre les deux hommes se sont resserrés. Julien qui n'a plus beaucoup d'activités à cause du temps, aide à l'entretien

du matériel, il est devenu un peu l'homme à tout faire. Ça ne lui déplaît pas, bien au contraire, il a besoin d'action.

L'hiver est rude cette année-là, la neige est arrivée très tôt et il faut déblayer tous les matins devant la maison. Mais, quel bonheur, pour les yeux, la campagne et le bois tout proche recouverts de givre sont resplendissants. C'est comme une vraie carte postale d'hiver qui s'étale sous leurs yeux, les arbres recouverts de poudreuse, les champs d'une blancheur immaculée et même des petits oiseaux venus chercher quelques graines, ou miettes de pain autour d'une coupelle d'eau déposée dans la cour de la ferme. Un peu plus loin dans le cerisier, un gros morceau de saindoux les attire. La campagne est calme et silencieuse.

Un jour de grand vent, alors que la maison paraît endormie, Joseph, le maître, qui ne peut rester inactif, bricole dans l'appentis attenant au hangar. Vêtu d'une canadienne bien chaude, un bonnet de laine sur les oreilles, il répare la vieille charrue qui n'a pas servi depuis plusieurs années et qui est restée là au milieu de tout un bric-à-brac. Histoire de passer le temps, il s'attaque au socle, il frotte, il graisse, il songe sans doute à ses jeunes années quand il suivait son père le temps des labours, là-bas dans les Vosges. Il est un

peu nostalgique sans doute. Pourtant c'est lui qui a choisi de quitter sa région natale pour se marier, et il est heureux d'avoir réussi. Il a travaillé dur pour en arriver à être son propre patron, propriétaire de ce domaine qui lui paraissait inaccessible. Bien sûr, il n'était que le gendre, mais à force de travail et de courage, il a pris la succession après vingt années de bons et loyaux services.

Depuis le petit matin qu'il est sorti de la maison, personne ne sait où il est allé. C'est normal, il s'en va tous les jours faire un petit tour. Pourtant, vers quatre heures du soir, alors que la nuit tombe, sa femme s'inquiète. Le ciel menace, de gros nuages courent à l'horizon annonçant l'orage et soudain un vent violent vient frapper la façade. C'est alors que Julien, depuis la fenêtre de sa chambre où il est allé se reposer, le voit traverser la cour et tomber sur le pavé. Il descend quatre à quatre les escaliers et va à sa rencontre. Voulant le saisir par les épaules, tous les deux dans la précipitation perdent l'équilibre. Heureusement Julien est grand et fort, ils arrivent à se redresser et ils ont juste le temps de franchir la porte d'entrée, quand le tonnerre éclate.

Quelques jours plus tard, le ciel est devenu plus clément et ensemble, ils décident de remettre en état

la vieille charrue, ce témoin du passé, durant les après-midi d'hiver. Ainsi, chaque jour les deux hommes consacrent quelques heures à cette tâche. Au printemps suivant, fier de leur travail, ils l'installent au milieu de la cour, elle a retrouvé son éclat. Témoin à la fois de leur belle amitié et du respect du bon vieux temps. Tout le monde reste admiratif du résultat. Magali décide de la fleurir, lui redonnant ainsi une nouvelle vie.

Après les fêtes, la vie au domaine va se modifier. Le fils aîné, Maxime, qui était parti s'installer dans les Vosges revient habiter la maison avec son épouse. Il travaillait dans une usine de textile à Remiremont, mais une partie du personnel a été licenciée et sa femme a voulu se rapprocher de ses parents qui habitent le Toulousain. En attendant de trouver un logement à proximité, ils vont habiter à la ferme.

Bien que plus âgée de quelques années, Lorène devient vite l'amie et la confidente de Magali. Elle est jeune, dynamique, très douce et un peu fragile. Elle a vingt ans et n'a pas encore d'enfant. Elle aussi a épousé un homme plus âgé qu'elle. Les deux femmes qui se côtoient tous les jours deviennent inséparables. Un peu de jeunesse est enfin rentrée dans la maison. Le travail quotidien se poursuit, chacun

vaque à ses occupations, dans le partage et la bonne humeur, les tâches ne manquent pas. Mais désormais le soir, après le souper, tandis que les hommes discutent ou font une partie de cartes, nos deux amies se rejoignent souvent dans la cour, par beau temps, ou à la cuisine. Magali retrouve un peu de sa spontanéité, de sa jeunesse et les éclats de rires retentissent, elle n'est plus seule au milieu des adultes. Voici plus d'un an qu'elle n'est guère sortie de la maison, elle s'est réfugiée dans ses rêves et une certaine mélancolie l'habite. Elle ne s'est jamais plainte, elle a gardé son sourire et sa belle humeur, pourtant de temps à autre elle se sent isolée parmi les grands. Depuis son mariage, c'est la première fois qu'elle rencontre une jeune à peu près de son âge. Ça lui fait du bien.

Marlyse souri en les voyant si complices, elle aussi est heureuse d'avoir un peu de jeunesse autour d'elle. D'ailleurs elle espère être grand-mère bientôt, et en regardant Magali qui commence à avoir un petit ventre rond, elle est émue. Elle espère en secret que sa belle-fille lui donnera aussi un petit-fils ou une petite-fille dans l'année. Elle aura désormais deux filles à protéger, se dit-elle.

Pour l'instant le froid et la pluie vont de concert.

Après avoir donné à manger aux volailles et nettoyé la cour, Magali retrouve chaleur et réconfort au sein du foyer. Les trois femmes de la maison se partagent le travail et une belle communion les unit. L'après-midi après une petite sieste, elles se réunissent autour de la grande table et font quelques travaux de couture, de repassage ou de tricot.

Les hommes vaquent à leurs occupations, très souvent dehors et les jours de grand froid bien au chaud près de la grande cheminée. Les bêtes sont à l'abri dans l'étable rénovée depuis peu. Tous les matins, Joseph va traire les vaches, l'hiver c'est lui qui s'en occupe et sa femme prend le relais dès le printemps, tandis qu'il se rend aux pâtures.

Il aime respirer l'odeur du foin, un peu solitaire, il reste souvent, un mégot aux coins des lèvres, tout près de ses bêtes. Ici, bien à l'abri, il trouve un peu de chaleur, mais par-dessus tout il prend plaisir à soliloquer avec son troupeau. Les petits veaux de l'année sont ses favoris. Le dernier-né, d'à peine trois semaines est tout mignon avec ses taches brunes sur le museau, on l'a baptisé Minus, tellement il paraît fragile, sa mère la Noiraude le caresse, c'est une bonne charentaise, trapue et solide. Sa Roussette, sa belle vache Vosgienne n'en fait qu'à sa tête tandis que Minetta, un peu plus loin, lui fait les yeux doux.

C'est une de ses préférées, bonne laitière, avec sa tache blanche sur le front, son poil noir et luisant, elle a belle allure. Il est fier de son cheptel et bientôt il lui faudra aller à la foire aux bestiaux. Mais à chaque fois, qu'il vend une de ces bêtes, il a mal au cœur. Sous ses airs un peu bourrus, c'est un tendre le Joseph.

Au mois de février de cette année-là, 1964, c'est une petite révolution. La télévision rentre pour la première fois à la maison. Il y avait bien un poste de radio mais pas de télé. Une nouvelle émission voit le jour et pour ces deux jeunes femmes, c'est une joie. *Age tendre et tête de bois* d'Albert Raisner est programmé sur l'ORTF et l'on entend sur toutes les ondes le nouveau tube des Beatles : *Love me do*, ainsi que les chansons de Sheila. Découverte en 62, elle est devenue célèbre avec *L'école est finie* l'année précédente et elle sort un autre disque avec *Vous les copains*. Cette même année, sa célèbre jupe à carreaux est en vente dans sa première boutique. C'est aussi la sortie des *Parapluies de Cherbourg* de Jacques Demy, avec Catherine Deneuve et Françoise Dorléac. Michel Legrand passe à la télévision avec la chanson créée pour le film.

Pour la première fois, ce mois lui a réservé une

autre belle surprise. Tout le monde a tenu à lui organiser un bel anniversaire pour ses dix-sept ans. Bientôt elle sera maman, et on a pensé lui faire plaisir. Son mari lui offre un bouquet de fleurs du jardin, à la cuisine a été confectionné en cachette un beau gâteau, Marlyse lui a ramené de la ville brassières et chaussons pour son futur bébé et même Joseph y va de sa petite larme, un livre sur la nature dans les mains. Ce sont de petites attentions qui lui vont droit au cœur. Elle en est tout étonnée et tout émue.

Puis, le mois de mai est revenu. Avec le printemps, la campagne est belle, Julien a beaucoup de travail avec le jardin, les hommes sont repartis aux champs. La patronne prend un peu de repos, désormais elle laisse sa belle-fille de plus en plus souvent s'occuper de la maison. C'est une lourde charge pour elle, mais avec la complicité de Magali qui est passée maître dans la préparation des repas, elle s'en sort assez bien.

Tout le monde est attentionné envers la future mère, pourtant elle ne se ménage pas. Elle s'accorde juste parfois un peu de repos en début d'après-midi, ses tâches terminées. Ici, à la campagne, il n'y a pas de répit, même pour une femme enceinte.

À la ferme, aux champs, il y a en permanence du besoin pour tout le monde. Dans ces années-là, après une période difficile à cause du manque d'ouvriers agricoles disponibles, il a fallu rattraper le manque à gagner, travailler double, augmenter la production de lait, acheter du bétail. C'est dans ce contexte qu'ont été embauchés Magali et Julien. Le monde paysan est en train de changer, bientôt viendront les grandes exploitations, les grosses machines agricoles, les supers productions au nom de la consommation. Tout le monde en parle.

Depuis peu Julien est employé deux matinées par semaine, au débardage du bois dans la forêt toute proche. Il fait aussi quelques travaux dans les jardins des particuliers, il taille les haies, plante les arbres. Il a besoin de gagner plus, pour assurer une vie agréable à son foyer. C'est ce qu'il pense, du moins au début. Il a passé un accord avec son patron au domaine. Donnant, donnant et il s'en sort assez bien. Mais au cours de ses interventions, il a fait la connaissance d'un couple de commerçants et il passe de plus en plus de temps en leur compagnie. Tout le monde ressent son changement d'attitude, mais pour protéger Magali, on fait semblant de ne rien voir.

VI

La saison chaude est déjà bien avancée et cette journée s'annonce étouffante. Dès cinq heures du matin, la clarté du jour se reflète dans la glace de la chambre. Les fenêtres ouvertes, laissent passer un peu de fraîcheur. Magali semble en forme, elle se lève sur la pointe des pieds afin ne pas réveiller la maisonnée. Julien est encore endormi. Depuis deux ou trois jours, elle n'arrive plus à tenir en place. Elle traîne son ventre bien rond, elle est impatiente de tenir son enfant dans ses bras. Sa grossesse se passe bien, pourtant elle est un peu inquiète, elle ne sait comment elle va faire pour concilier son travail avec son rôle de maman. Elle est encore très jeune, elle n'ose avouer son désarroi. Elle est pourtant heureuse en pensant à ce petit être, le sien, qui est là, qui pousse en elle. C'est la première fois ce matin-là qu'elle réalise que très bientôt, elle va tenir son bébé dans ses bras, c'est une sensation toute nouvelle qui lui fait un peu peur, cependant elle a hâte d'arriver à ce jour.

Elle est descendue en silence dans la cuisine, et par la fenêtre ouverte, elle écoute les oiseaux chanter dans la haie toute proche. C'est comme s'ils devinaient mes pensées, se dit-elle, ce matin, ils chantent

plus fort, plus longtemps. Elle va même jusqu'à ouvrir la porte et aller s'asseoir sur le banc pour mieux en profiter. Un beau rouge-gorge se pose tout près d'elle, présage d'un bonheur tout proche, ce messager lui apporte espoir et réconfort. Son bébé bouge, elle pose ses mains sur son ventre : c'est pour bientôt !

Enfin la maison s'éveille. Lorène la surprend en venant s'asseoir à côté d'elle. C'est l'heure du petit-déjeuner pour tout le monde. Elles restent un instant à regarder le soleil se lever avant de s'activer dans la cuisine. Les hommes, Julien, le patron, son fils Maxime après un bol de café vite avalé, partent travailler aux champs, c'est la fenaison. Déjà depuis des semaines, on a coupé l'herbe, et de belles meules toutes rondes sèchent au soleil. Mais avant que le temps change, avant la fête du 14 juillet, il faut rentrer les meules de foin pour l'hiver. Les femmes prépareront le repas de midi et iront le leur porter dans de grands paniers d'osier comme à l'ordinaire.

Magali à cause de la chaleur reste au frais. Depuis une semaine, elle s'abstient de soulever les seaux trop lourds, les corbeilles de linge trop pleines. Elle reste le plus souvent à l'intérieur, assise. Les framboisiers, les fraisiers, et les groseilliers de Julien ont donné beaucoup de fruits, bien mûris au soleil et c'est le

moment des confitures. Elle n'est pas admise à la cueillette, mais elle a pour mission de trier les fruits et de surveiller la cuisson pour aider Marlyse. Puis viendront des paniers de mûres ramassées le long des haies qui feront de délicieuses gelées. Il est même possible que le fils aîné aille cette année retrouver ses amis dans les Vosges pour cueillir les brimbelles qui feront de ces délicieuses tartes qui noircissent les dents des grands et des petits. Ces myrtilles feront aussi de succulentes gelées pour le petit-déjeuner.

Quelques jours plus tard, un beau matin d'été, Magali met au monde une jolie petite fille baptisée Katia. Nous sommes le 7 juillet. L'accouchement s'est bien passé, mais elle est gardée en observation quelques jours supplémentaires à cause de son allaitement. Une petite infection au sein droit retarde sa sortie. Le papa est venu féliciter la maman et découvrir, avec ravissement, ce tout petit bébé qui est le sien. Il apporte des nouvelles du domaine où tous l'attendent avec une certaine exaltation.

Dans la maison, on a préparé une surprise pour la jeune maman. Désormais elle aura un espace supplémentaire, on vient de faire une ouverture dans le mur qui sépare deux chambres mitoyennes, pour donner plus d'espace au couple et que le bébé soit

bien installé. Julien à repeint en blanc un vieux berceau en osier que Marlyse a sorti du grenier. Lorène a accroché une paire de rideaux aux fenêtres et rempli une commode de vêtements de bébé, achetés ou confectionnés durant les soirées d'hiver.

Son retour de la maternité ne passe pas inaperçu. Dès que la voiture entre dans la cour, tout le monde entoure la petite Katia. Enroulée dans une belle couverture rose, ses petits poings serrés et son petit bonnet tout mignon lui couvrant les yeux, elle a l'air d'une poupée. À peine arrivée, elle passe de bras en bras. Même Léontine qui passait par là, s'est arrêtée. Les hommes, eux, restent à distance, mais leurs sourires en disent long.

Dans la salle à manger, Marlyse, la maîtresse de maison, a fait mettre un landau près de la fenêtre et un fauteuil bien confortable pour que la maman puisse allaiter son enfant en toute tranquillité. Sa belle-fille, Lorène, n'en est pas affectée, bien au contraire elle va partager et soulager la jeune mère dans ses occupations quotidiennes. Le rythme des journées désormais sera en fonction des tétées. Magali encore un peu faible, reste confuse devant tant d'attentions, mais elle est heureuse, d'ailleurs elle se sent traitée comme la fille de la maison, elle en est très

touchée. Katia est entourée, choyée par tous, c'est une belle petite fille qui fait la fierté de sa maman.

Julien travaille prend de plus en plus à l'extérieur, les fils de la maison ont pris le relais de ses activités. Il a jusqu'à la fin de l'année pour décider de son avenir. Pour le moment il n'en parle pas à sa femme. Puis tout va basculer très vite lorsqu'il annonce son départ pour les usines d'Hayange. Personne n' imagine Julien travaillant aux Houillères de Lorraine, surtout pas son patron qui pense que c'est un homme qui a besoin d'air, de nature. Ici personne ne veut y croire, Julien ne peut pas abandonner son métier de jardinier, il est de la campagne, il a besoin du soleil, d'espace et d'air pur.

Ici, on se souvient que le bassin a connu l'année passée, une grève qui a paralysé le pays : pendant plus d'un mois, les mineurs ont manifesté contre le gouvernement de Georges Pompidou. Joseph mis dans la confiance est fort triste, il essaye de le dissuader de partir, il promet de l'aider à trouver un emploi autour de Toul ou de Nancy, mais il reste impuissant devant sa détermination.

Le ménage va mal depuis quelques mois, la naissance de Katia, hélas, n'a rien arrangé. Magali est persuadée que son couple est en danger. Trop de

signes lui confirment ses soupçons. Julien rentre de plus en plus tard, il n'est pas attentif à son enfant, il reste indifférent à ses soucis de mère. Sans doute est-il jaloux de tant d'attentions à mon égard, se dit-elle. Mais dans le fond de son cœur, elle sent bien qu'elle a perdu, que son amour s'est envolé. Il devient même agressif avec elle. Elle ne le reconnaît plus.

Que vais-je devenir ? Elle se cache souvent pour pleurer. Elle est désemparée et elle traîne son désespoir à travers la maison. Elle sent les regards de compassion autour d'elle, personne ne l'interroge, elle est seule. On ne parle pas de ces choses-là, on l'entoure en silence avec affection, on gâte un peu trop Katia c'est tout.

Quand elle serre sa fille dans ses bras, quand elle la regarde grandir, elle reprend espoir, elle va se battre pour elle.

L'ambiance au domaine a changé. Joseph est de plus en plus morose, sans doute un peu de déception. Il trouve refuge dans sa chère campagne, il reste de longues heures errant à travers bois et prés. Il laisse de plus en plus souvent ses fils mener le troupeau, gérer la vie de la maison. On l'entend même bougonner dans son coin, mais personne ne réagit. C'est comme si une grande aile noire enveloppait bêtes et hommes. L'hiver, lui, est bien là. Le froid

s'est infiltré partout et de belles gelées matinales engourdisent le réveil. La pluie et son voile gris détrempe les chemins, la campagne elle aussi s'est endormie, comme pour communier avec les états d'âme de la famille.

Katia reste pour tous le dernier rayon de soleil de la maisonnée. Elle est très entourée, elle grandit et fait le bonheur des trois femmes. Depuis peu Lorène a ramené un beau petit chien qui enchante la petite fille. Le vieux compagnon de Joseph qui le suit partout depuis des années est malade. Après de bons et loyaux services près de son maître, il reste couché dans la grange, son arrière-train bloqué. Le chiot a pris possession de la cuisine. C'est un beau toutou blanc, très joueur, qui gambade partout et se laisse câliner par tous.

Un dimanche matin, à l'entrée de l'hiver, après une explication un peu bancale, et un au revoir bref et embarrassé à la ronde, Julien s'en va, laissant sa femme aux bons soins de la famille. Il sait que tous vont l'entourer et l'aider. Sans un mot, sans un regret, il quitte le domaine.

Alors les langues se délient. Il est parti, oui, mais pour rejoindre sa maîtresse. Depuis quelques mois, il est tombé dans les filets d'une femme fort autori-

taire, à caractère bien trempé, que l'on connaît bien au village. Bien sûr personne n'est surpris, Il parlait trop souvent, et puis on le pensait bien que ce couple qu'il fréquentait était mauvais pour lui. Ici, on ne s'occupe guère des affaires de cœur, tout le monde se taisait.

Sans doute pour préserver Magali et protéger Katia.

VII

Depuis le départ de Julien, la ferme est en sommeil, les premiers frimas sont là, le travail se fait au ralenti. On a rentré les bêtes à l'étable, au poulailler, il ne reste que quelques poules pondeuses et deux belles oies qui ne tarderont pas à faire le repas de Noël.

Dans la cuisine, on discute : Marlyse est descendue plus tôt que d'habitude prendre un bol de café, dehors une légère brume recouvre la campagne endormie. Elle n'a pas son bel entrain, ce matin. Elle marmonne toute seule devant sa tasse fumante.

« Quel malheur ! Une fille si jeune

– Et Katia si mignonne ! Si c'est pas malheureux de voir ça !

– Je les aimais bien moi, tous les deux, qu'est-ce qu'on va faire pour cette jeunesse ? »

Sa belle fille l'interrompt dans ces réflexions :

« Que se passe-t-il !

– C'est pour Magali, le souci, il est là

– Je crois bien qu'elle doit partir. Ici on ne pourra pas la garder bien longtemps !

– Comment lui dire, elle est encore très fragile. Ça me fait sérieusement mal au cœur. »

Lorène aussi est triste, elle ne sait que répondre. Elle aime bien sa belle-mère, elle la sent désemparée, et c'est la première fois qu'elle la surprend en peignoir, au milieu de la cuisine à soliloquer.

Toutes les deux sont fort peinées, elles souhaiteraient sincèrement garder Magali à la maison, mais c'est impossible. Elles se sont attachées à la jeune maman et à sa petite fille. Et puis, elles sont des femmes sensibles, un peu isolées au milieu d'un monde d'homme. Trois femmes à la maison, ce n'est pas de trop, pensent-elles ! Mais c'est l'hiver et le travail est réduit.

Désormais, Lorène et son mari, le fils aîné de la maison, vont rester vivre à la ferme. Maxime a décidé de rester sur l'exploitation, d'agrandir la production. Joseph est prêt à laisser son fils diriger le domaine, de s'occuper de la comptabilité et des papiers, il a besoin de souffler un peu. Marlyse et lui travaillent depuis plus de quarante ans, sans vacances. Ils ne sont pas malheureux, mais aujourd'hui, pense Joseph, ils ont droit à un peu de repos. Il gardera la charge de son troupeau de bovins, il ne saurait vivre sans eux. Bien sûr il sera là, mais il n'est pas mécontent que la jeune génération prenne la relève. Son fils cadet, lui, va s'éloigner pendant deux ans. Il va partir dans une école agricole, il désire devenir jardinier,

étudier les plantes et plus tard avoir sa propre pépinière. Il est célibataire, il pense à s'établir à son retour.

Le mois de novembre s'éternise, avec ses frimas, et ses longues soirées autour de la table commune. Les hommes sont occupés à rentrer le bois dans le hangar pour l'hiver qui s'annonce rude. La dernière récolte de fourrage a été stockée, Maxime taille les arbres fruitiers et replante de jeunes arbustes le jour de la Ste Catherine. Pas spécialement superstitieux mais, ici à la campagne, les dictons sont pris au sérieux. Tradition exige : *à la Ste Catherine, tout bois prend racine.*

Joseph évalue son cheptel à la foire aux bestiaux. L'année passée, il était avec Julien se souvient-il ! Alors il va boire un petit coup de blanc pour se remonter le moral. Ses fils sauront-ils garder le troupeau intact, ils sont plus agriculteurs qu'éleveurs, il en est conscient. Une pensée lui vient alors à l'esprit, il ne saurait dire pourquoi.

« Et si j'avais un jour un petit-fils comme moi, ça me ferait chaud au cœur. Allez va, le soleil brille, il fait bon vivre. »

Son âme de bon paysan prend le dessus, il est confiant, la terre ne l'a jamais déçu, ses bonnes bêtes sont là pour le reconforter sur son avenir. Toute sa vie, il s'est occupé de ses animaux, la nature est dure

parfois, mais elle vous récompense infiniment, la terre est nourricière, elle ne peut me décevoir ! Voilà qu'il se met à penser, lui, Joseph !

On parle déjà des fêtes. À la cuisine, on commence à confectionner tartes et gâteaux. Lorène a une spécialité rapportée d'Alsace, alors elle est tout heureuse de montrer son savoir à Magali. Ensemble, elles mélangent farine, sucre, beurre et amande avec l'ajout d'une bonne rasade de kirsch et deux bons gros kougelhopf sortent du four, bien gonflés, bien dorés. Puis elles préparent quelques bouchées à la reine, spécialités de Marie-Catherine Sophie Félicité Leczinscka, fille du Roi Stanislas et Reine de France. Sans oublier de préparer quelques bons pâtés lorrains.

Magali est entourée et, ainsi, l'absence de Julien est atténué par toute cette agitation culinaire, mais elle se fait du souci pour son avenir. Elle a compris qu'elle devait quitter cette maison et c'est avec une grande inquiétude qu'elle a demandé à aller une fois par semaine à Toul, afin de trouver un emploi. Lorène se propose de l'accompagner. Katia est laissée sous la bonne garde de Marlyse qui profite de ces jours-là pour gâter la fillette. Elle prend plaisir à la regarder gambader dans toute la maison, à jouer avec des riens, à écouter son babil comme si elle voulait

en garder à jamais l'image dans son cœur. Pour elle, c'est un peu du repos, de s'occuper de la petite fille.

Une période de stress commence pour chacune d'elles. Dans leur recherche, elles s'aperçoivent très vite que de nombreuses offres d'emploi sont surtout pour les hommes, pour travailler en usine ou pour des diplômés. Magali cherche une place de gouvernante ou de nourrice, mais c'est difficile, surtout à cause de son jeune âge et de son enfant. Elles rentrent parfois à la ferme un peu découragées, mais la semaine suivante, elles repartent en gardant confiance.

Elles en profitent toutefois, à chaque sortie, pour faire un peu de lèche-vitrines dans le centre et pour boire un chocolat chaud *au Bon Coin*, juste à côté de la station de car, où elles reprennent le chemin de la maison.

Peu à peu, pour Magali, l'angoisse monte, mais c'est surtout la peur de se retrouver seule qui la hante. Elle rêve souvent qu'elle erre dans les rues, sa petite fille au bout des bras, elle est lourde, elle marche au hasard... et à chaque fois elle se réveille au milieu de la nuit, écoute les bruits autour d'elle et se lève pour aller voir dormir sa Katia. Le lendemain, elle se sent souvent épuisée.

L'approche des réjouissances la fait réfléchir. Elle n'a pas le droit de gâcher le Noël de la petite, et puis elle veut lui offrir le meilleur, son angoisse s'envole tout à coup. Ce matin elle se promet d'être plus courageuse, de réussir. Elle se battra pour elle et sa fille. Tout à coup elle sait. Elle pressent encore une fois que son destin va basculer dans le bon sens. Ce jour-là c'est comme une intuition, elle est sûre que cette fois, elle va trouver un travail. Alors accompagnée de son amie, elle s'en va presque joyeuse à la ville. Lorène est heureuse de la trouver si détendue, car depuis quelques semaines, elle paraissait plutôt morose. Toute la famille les encourage avant le départ, ce sera une autre longue journée. Aujourd'hui c'est le voisin qui se propose de les véhiculer jusqu'à Toul. Il fait un peu froid, mais le soleil se montre à l'horizon.

Lorène a une idée, et pour cela, elle a demandé à son mari de téléphoner à son ami Martin, le garagiste, pour se renseigner sur une embauche éventuelle aux alentours, en expliquant bien la situation. Et elle a dans sa poche une recommandation pour le patron d'un bar qui cherche une serveuse. Elle ne connaît pas, mais elle fait confiance à celui qui l'envoie. Elle espère que son amie sera bien reçue, c'est sa surprise à elle.

Magali la suit, le cœur battant la chamade, sans dire un mot et, après un arrêt *au Bon Coin* et une bonne tasse de thé au lait, toutes les deux remontent l'avenue Albert 1^{er}, traversent la place Henri Muller et tourne à droite dans une petite ruelle mal éclairée. Au numéro 13 une enseigne se balance au vent : ce n'est pas très moderne et derrière les rideaux, on aperçoit juste quelques tables. Elles sont reçues par le patron et après un long entretien dans l'arrière-salle, la réponse est oui.

C'est là que Magali va enfin pouvoir poser ses valises. Elle vient de trouver du travail, un petit endroit où elle pourra éventuellement recommencer une nouvelle vie et surtout élever sa Katia. Elle repart avec plein d'espoir, la tête dans les nuages. Cela lui semble inespéré, sur l'instant, elle n'en revient pas, en sortant du café elle remercie son amie et la serre dans ses bras en tournoyant pour lui montrer sa reconnaissance. De nouveau la vie est belle !!!

VIII

C'est une dure journée pour la jeune maman. Depuis le matin, elle est debout, elle a lavé le sol, essuyé les verres, servi le café aux clients, puis, à la cuisine, elle a aidé comme chaque jour pour les repas. Elle est épuisée et surtout inquiète. Sa petite Katia ne va pas bien. Elle a hâte de finir son service pour aller la prendre dans ses bras et se rassurer.

Cela fait trois mois que Magali a quitté la ferme Marchal. Avec la complicité de Lorène et de Marlyse elle a fini par trouver cet emploi dans un petit café à Toul. Le patron, Ahmed, est gentil. Il a bien voulu la prendre comme serveuse, il a même mis à sa disposition une chambre de bonne, sous les toits, dans l'immeuble d'à côté. Sa fille était un problème. Qui pourrait la garder ? Trouver du travail ce n'est pas trop difficile, mais avec un bébé, c'est compliqué. Parfois elle se dit que la chance est avec elle, sauf aujourd'hui où elle se sent si lasse, si seule.

Katia a été confiée à une voisine qui veut bien la garder pour un prix modique, mais souvent elle rentre tard après la fermeture. Le travail est prenant, et les horaires pas très compatibles avec sa vie de

maman. C'est difficile pour elle de s'occuper de son enfant. Dans sa chambre, il fait ou très chaud ou très froid, un vasistas lui donne juste un peu de lumière. La pièce est assez grande et elle a pu aménager un coin pour Katia. Un lit en bois blanc, une commode et un tapis pour qu'elle joue sans se blesser. Pour elle un matelas à même le sol, une grande malle pour ses affaires personnelles et un coin lavabo caché par un rideau. Les toilettes sont sur le palier.

Le plus dur pour elle est de se séparer de Katia chaque matin. Il lui arrive de la laisser dormir chez la nourrice, les soirs où elle rentre trop tard. Ahmed, le patron du restaurant *Le Bel-Ami* n'aime pas qu'elle évoque sa gamine, il a conseillé à Magali de ne pas parler devant les clients. C'est dangereux, lui dit-il. Quand il est seul au bar, il lui demande des nouvelles de la petite, il n'a pas d'enfant, mais il les aiment. Cependant, il estime que ce n'est pas bon pour son commerce, une toute jeune femme seule avec un bébé.

Le bar est assez exigü et, toute la journée, les habitués défilent. Depuis le petit noir du matin avant le boulot, l'apéro du midi avant le casse-croûte, jusqu'au soir et la partie de belote, il y a du monde en permanence, surtout qu'Ahmed est bien connu du quar-

tier. C'est un vieux briscard de la guerre d'Algérie, rusé et malin qui a su rénover et rentabiliser ce commerce. Il a toujours le sourire au coin des lèvres et un mot gentil pour tous. Sa clientèle est très variée : Algériens, Tunisiens, Français ou même les Polonais justes arrivés dans la région. Tous se retrouvent chez lui. Cela fait bien une dizaine d'années qu'il est venu s'installer ici. Il a racheté un vieux *bouiboui* comme il dit, qu'il a transformé en un petit bar coquet. Juste à côté, il a ouvert un kebab tenu par son jeune frère Mouss qui l'aidait de temps à autre, mais maintenant il a Magali.

Elle commence seulement à s'habituer au bruit incessant des conversations, aux blagues parfois un peu crues et à cette clientèle diversifiée. Ahmed la protège du coin de l'œil, sans qu'il n'y paraisse. C'est un célibataire d'une quarantaine d'années, vif et énergique. Son visage émacié est illuminé par des yeux bleus pétillants et un large sourire sur des dents très blanches. C'est la première fois qu'il prend une serveuse aussi jeune, il reste très paternel et protecteur avec elle.

Un soir où l'ambiance est plutôt surchauffée, au bar quelques buveurs attardés discutent. À cette heure tardive, le thé à la menthe a fait place à la bière.

Enfin, les derniers clients viennent de sortir et Ahmed s'apprête à tirer le rideau. Magali est partie juste quelques minutes avant. Soudain il entend du bruit dans la ruelle, il se précipite au coin de la rue, il a peur pour elle. Heureusement elle est déjà loin, mais il tombe sur deux acolytes un peu éméchés qui le bousculent et l'injurie, le traite de sale arabe. « Tu as une chouette serveuse ! Où l'as-tu trouvée ? » Quelques propos racistes fusent et en une seconde il se retrouve seul, étendu sur la chaussée. Cela n'a duré que quelques minutes, il est certain que ce ne sont pas ses clients. Il est un peu sonné, une bonne droite au visage l'a envoyé au tapis, comme on dit. Le lendemain, il ouvre sa boutique avec quelques bleus au visage et au cœur, mais surtout il a peur pour sa serveuse. À partir de ce jour, il lui fait quitter son travail plus tôt le soir. Elle compense en faisant le ménage au petit matin.

Quelques jours plus tard, Magali reçoit la visite d'une assistante sociale chez elle. Cela ne peut venir que d'une personne qui la surveille ou qui se fait du souci pour Katia. À moins, que ce soit Ahmed qui soit visé ? Mais pourquoi ?

La petite fille, ce jour-là, est fiévreuse et elle pleure. Ce n'est pas un bon jour, tout va de travers, pense

Magali. Elle est soumise à un interrogatoire assez dur, difficile à supporter sur l'instant. Son métier est mis en cause, les horaires, les fréquentations, sa situation précaire, mais surtout son isolement. Une aussi jeune femme, elle n'a que dix-huit ans, seule avec une enfant d'à peine un an. Et le père où est-il ? Elle n'a aucune nouvelle, elle ne sait pas. Elle a tellement travaillé pour sa survie que Julien est loin de ses pensées. Elle sait qu'il ne reviendra pas. Elle veut s'en sortir toute seule, mais elle n'avait pas prévu ce coup du sort. Elle n'imaginait pas de se séparer de sa petite fille. Pourtant elle sait bien que Katia a besoin d'une maman qui rentre le soir, d'une maman plus présente. Elle se promet d'essayer, mais c'est difficile, elle a besoin de travailler. Et si c'était la nourrice qui avait prévenu les services sociaux. Elle n'ose y croire.

De temps en temps elle retourne à la ferme le dimanche, avec Katia. Ce sont ces visites qui lui donnent la force de résister, elle retrouve ici un peu d'espoir, un peu de chaleur humaine. Lorène et Marlyse, à chaque fois, sont ravies de la retrouver, elles sont vraiment attachées à l'enfant. Pendant ces quelques heures de repos, Magali n'ose pas parler de ses petits tracas. Elle se réjouit de retrouver cette famille qui l'a tant soutenue, elle retrouve sa chère campagne, sa basse-cour et elle prend un bon bol

d'air avant de retrouver la fumée et les vapeurs d'essence de la ville. Katia aussi est heureuse de s'ébattre au soleil ou de gambader à travers la maison, elle profite de l'espace, découvre les animaux, les fleurs, la verdure. Mais Magali ne désire pas y rester trop longtemps, trop de souvenirs douloureux, le départ et l'abandon de son mari. Pourtant c'est ici que bien plus tard, resurgiront ses plus beaux souvenirs de sa jeunesse.

Ce jour-là, précisément, tracassée par le sort que lui réserve la visite des services sociaux, elle est plutôt morose. Est-ce la dernière fois que je peux venir ici avec Katia, se demande-t-elle ? C'est une belle journée de printemps, il fait bon se promener. Le chant des oiseaux lui rappelle des souvenirs heureux. Ici tout est limpide, tout est en harmonie. Si elle pouvait revenir en arrière !

Le départ est un peu dur. Elle fait ses adieux mentalement à cette famille, sans toutefois montrer sa détresse. Lorène la serre fort dans ses bras, elle a compris que son amie avait de la peine. Elle a bien essayé de lui parler discrètement, mais Magali ne s'est pas livrée. Enfin elle prend le chemin du retour en tenant fortement sa petite Katia par la main, comme pour conjurer le sort. Elle pressent l'imminence d'une

séparation, elle se sent impuissante à affronter la situation. Et en effet, dès le lundi matin, elle reçoit un courrier du service social de la mairie afin d'examiner un placement pour son enfant.

La salle est accueillante, très lumineuse, les murs couleur soleil où de belles images de papillons et de fleurs donnent une touche gaie et un semblant de réconfort aux mamans qui attendent, avec quelque angoisse, que la porte s'ouvre juste en face. C'est un moment intense, car derrière va se jouer l'avenir de leur enfant. Magali est la plus jeune, elle est venue seule, elle a pris une matinée pour se présenter à la Maison de l'enfance de Nancy. Katia est chez sa nourrice. À côté d'elle, une maman d'une trentaine d'années accompagnée de trois de ses enfants de cinq à neuf ans attend, assez à l'aise. C'est une forte femme, qui a l'habitude de cette situation. Cette fois c'est son petit dernier de six mois qui va être placé, suite à une maladie. Elle paraît si détendue à côté de Magali. Celle-ci est plutôt silencieuse, la mine fermée. Elle écoute les bavardages de cette mère et de sa progéniture qui plaisantent, qui vont et viennent sans complexe et sans souci apparent. Ce n'est pas son cas. Elle se demande comment elle va supporter ce placement. Elle n'a pas bien réalisé que dans quelques heures, voire quelques jours, Katia ne sera plus

là près d'elle. Finalement l'entretien ne se passe pas trop mal, tout est allé très vite, elle n'a guère eu le temps de réaliser ce qui vient de se passer, c'est comme dans un brouillard, elle se retrouve tout à coup seule dehors, tout est fini.

Elle flâne sur les trottoirs, un peu perdue, puis soudain elle n'a qu'une hâte, c'est de rentrer chez elle et serrer très fort sa petite Katia, car dans deux ou trois jours, on viendra chercher sa petite fille et elle partira chez une nourrice agréée désignée par le service d'aide à l'enfance, aux environs de Nancy.

IX

Presque un an vient de s'écouler. Ahmed est devenu comme un père pour elle. Le placement de Katia a ému le patron et quelques habitués. Magali s'est réfugiée au début dans le travail puis, peu à peu, elle a repris goût à la vie. Presque tous les jeudis, elle va rendre visite à sa fille, parfois c'est un client qui la dépose tout près en voiture.

Elle s'est habituée à la clientèle et parfois elle reste le soir tard au café, même après son service pour jouer aux cartes ou simplement écouter de la musique.

Elle est encore très jeune, elle a fêté ses dix-neuf ans dans l'allégresse, autour de ses amis. Elle est restée longtemps sans nouvelles de Julien, puis un jour, il est apparu au café. C'est vers midi, le moment où il y a le plus de clients, qu'il est entré. Ce fut un choc. Après des mois d'interrogation, de silence, il était là, devant elle, toujours aussi grand et fort, mais avec quelque chose de changé dans son regard.

Il est entré, s'est assis à une table et a attendu que Magali s'avance avec son plateau à la main vers lui. Au moment où leurs regards se sont croisés, Magali a eu un moment d'hésitation, puis elle a demandé d'une voix calme :

« Qu'est-ce que tu fais là ?

Puis aussitôt : Qu'est-ce que tu prends ? »

Elle est à la fois surprise et troublée. Elle cache son émotion derrière un large sourire et continue son service. Ils sont restés presque face à face pendant une heure, ne sachant comment se comporter. Julien attend simplement une pause pour lui parler. De temps en temps il la suit du regard mais baisse les yeux quand elle passe tout près. Il est à son tour fort surpris, elle a l'air à l'aise, elle est familière avec les clients mais respectueuse. Ahmed, derrière son comptoir, le dévisage ne sachant trop quoi faire. C'est la première fois qu'il le voit. Magali, discrètement, lui dit à l'oreille qui il est, alors il essaye d'engager la conversation. Il a de l'affection pour sa serveuse, elle pourrait être sa fille, il n'aimerait pas la perdre. Julien s'est contenté de répondre sans plus. Le silence revient. Magali peut enfin avoir une explication.

« Comment vas-tu ? Je vois que tu as l'air bien, lui dit Julien

– Oui, ça va.

– Et Katia ? Je peux la voir ?

– Katia ? Tu penses à elle de temps en temps ? Katia, elle n'est pas là, elle est placée en nourrice. »

Julien se sent bête et un peu frustré, mais c'est de

sa faute, il est resté si longtemps sans lui donner signe de vie. Il n'insiste pas, il lui demande l'adresse et promet d'aller la voir.

« Pourquoi es-tu venu ? Pour me voir ?

— Oui, un peu pour ça ! Je suis venu t'annoncer que je quitte la France, que je vais refaire ma vie et te demander de divorcer. »

Magali, bien qu'elle s'y soit préparée depuis plusieurs mois, reste sans voix. Au fond de son cœur, elle espérait le revoir ! Mais non, elle ne ressent plus rien pour lui, son amour s'est envolé. Alors pourquoi tout à coup, est-elle si triste ? Elle sait bien que plus rien ne les unit.

C'est ainsi que se termine une partie de sa jeune vie. Elle est soulagée, Katia va rester avec elle. Dès cette minute, elle décide de tout faire pour protéger son enfant.

Tout en gardant son travail, elle met tout en œuvre pour se rapprocher de sa fille. Pas facile pourtant quand on est seul. Il lui faut trouver un autre travail, un logement et, surtout, prouver qu'elle est une bonne mère.

Mais un jour la chance tournera, elle sait que la vie lui réserve d'autres surprises, d'autres déconvenues,

mais aussi des plaisirs, des moments de bonheur. Elle est jeune, attirante, intelligente et l'espoir est, là, à sa porte.

Sa jeunesse, sa force, sa joie de vivre retrouvée sont les meilleurs garants de sa réussite. Et c'est le cœur léger qu'elle prépare ses retrouvailles avec sa petite fille en se promettant de ne plus jamais s'en séparer.

APPARTEMENT 77

Lucille presse le pas, elle longe la rue Maréchal, puis s'engouffre sous le porche de la rue St Four au numéro 12. Elle est oppressée, elle sent comme une présence importune dans son dos, mais c'est sans doute son imagination débordante. Cela fait seulement quelques jours qu'elle vient d'emménager dans cet immeuble de la banlieue ouest.

Elle espère oublier son passé, elle fuit son mari qui la battait et l'injuriait, depuis des années elle supportait tant bien que mal, ses colères, ses dérives à cause des enfants. Mais aujourd'hui elle a franchi le pas, elle s'est enfuie, elle se cache. Ses enfants sont grands, ils ont tous quitté la maison, alors à bout de forces, elle a déménagé, emportant le peu qu'elle possédait et a trouvé un travail avec l'aide d'une assistante sociale.

Ce soir, elle rentre chez elle, elle se sent fatiguée, et même épuisée. Elle a travaillé sans relâche au fond d'une cour, dans le restaurant *Chi Yang* à éplucher, laver, trier les légumes, puis a fait la plonge, debout au milieu des relents de cuisine. Mais elle sait que ce travail est très important pour elle, c'est sa liberté, liberté d'exister, de reconstruire sa vie.

À quarante-cinq ans, elle est abîmée par la vie, pourtant elle a de beaux restes comme on dit. De jolis yeux verts et une bouche bien dessinée, les cheveux un peu ternes mais d'une belle épaisseur, une silhouette élancée, un peu maigre mais harmonieuse. Elle est encore un peu timide, méfiante et très nerveuse. Elle a besoin de retrouver un peu de confiance en elle, de ne plus avoir peur de l'inconnu.

Ce soir, elle arrive dans son nouvel appartement, elle a deux jours de repos, elle va avoir le temps de continuer son installation, se dit-elle. À peine le porche franchi, elle prend l'ascenseur qui la mène au troisième étage. L'immeuble est plongé dans le silence, à cette heure tardive, personne dans les couloirs, sans doute est-ce l'heure des informations, tous devant leur poste de télévision. Exceptionnellement, elle rentre à vingt et une heures, d'ordinaire c'est presque au milieu de la nuit qu'elle finit son service. Ce soir, elle a été remplacée à la plonge par le commis. Cela arrive de temps à autre

selon les équipes.

La porte de l'ascenseur grince, une lampe s'allume, éclairant d'une lueur blafarde le couloir qui mène à son appartement. Sur le palier, elle est prise d'une crise d'angoisse, elle a l'impression d'une présence néfaste près d'elle, pourtant elle est seule. Elle a bien du mal à mettre sa clé dans la serrure, tout cela est si nouveau pour elle. Il suffit de quelques lueurs, un petit bruit pour qu'elle se sente persécutée. Tout à coup une porte claque, sans doute un locataire qui rentre ou qui sort. Oui mais c'est l'inconnu qui la guette, elle n'a pas encore eu l'occasion de croiser ses voisins. Quelques minutes d'anxiété ont suffi pour la déstabiliser. Les peurs du passé sont là, au creux de son ventre. Elle n'ose pas bouger, cette seconde-là est pour elle une éternité qui passe avec toujours la sensation d'être impuissante, d'être esclave de sa propre vie.

Elle a refermé la porte derrière elle. Elle est enfin à l'abri ! Elle pose son manteau et son sac sur la table basse à l'entrée et va se verser un verre d'eau dans sa petite cuisine, à l'autre bout de son appartement. Pour le moment elle n'a pas encore de chambre, la petite pièce attenante lui sert un peu de débarras. Les cartons, les valises à peine vidées, la vaisselle, les couvertures, tout ce qu'elle a pu emballer est là, sur le sol. Alors elle se réfugie dans le séjour

qui lui sert pour le moment de salon et de chambre. Un canapé tout neuf trône au beau milieu de la pièce, divisant cet espace en deux. Elle a installé un coin cuisine : juste un petit meuble de rangement pour la vaisselle, et à côté de l'évier tout blanc, elle a campé un réchaud à gaz en attendant l'arrivée d'une cuisinière. Un mini frigo complète son coin repas. Cette kitchenette est cachée par un mur de séparation d'à peine un mètre, laissant tout un espace de vide, ce qui agrandit la pièce.

Lucille tire les rideaux, se précipite dans sa minuscule salle de bain et après une bonne douche qui la détend un peu, elle s'installe sur le canapé, enroulée dans un vieux peignoir en éponge, un peu rongé par le temps. Elle ferme un instant les yeux. Pendant quelques minutes, lovée sur le canapé au milieu du silence, elle se sent bien. Mais très vite elle éprouve une sensation d'étouffement, de malaise. Elle est envahie par le doute et la peur, celle-ci ne la quittant pas.

Pour se rassurer, elle fait le tour de son appartement, tirant les rideaux, marchant de long en large dans cet espace réduit. Cependant la nuit l'enveloppe, elle finit par ouvrir le canapé-lit et se cacher sous les couvertures.

Pour le moment elle n'a pas encore de télévision à regarder, son installation est encore précaire, ses moyens financiers insuffisants. Autrefois, chez elle, elle

aimait lire, mais il y a longtemps. Ensuite les enfants ont pris le temps des loisirs et, par-dessus tout, l'emprise de son mari a modifié son comportement et sa vie. Au fur et à mesure, la peur d'être bafouée a envahi son cœur. Pourtant elle l'aimait son homme...

Ce soir, seule dans son lit, elle respire, elle se sent un peu mieux, malgré l'angoisse de se retrouver nez à nez avec ses rêves car souvent, la nuit, elle se réveille en larmes. Elle est consciente que pour elle ça tourne au cauchemar. Alors, elle a mis de la distance, elle est venue se fondre dans cette ville inconnue pour retrouver un peu de sérénité, pour oublier, pour reprendre le cours de sa vie.

Qui appeler ? elle n'a pas d'ami, sa famille est loin et ne comprendrait pas. Ses enfants mariés ont leur propre vie, leurs propres soucis, alors elle a un peu honte, elle ne veut pas les ennuyer avec ses états d'âme. Elle pense très fort à ses petits-enfants, essayant d'occulter ses préoccupations du moment, et à sa grande surprise, ça marche. Elle a enfin rejoint le monde de Morphée

Elle se réveille au petit matin, bien décidée à passer une bonne journée, mais dans la lueur du petit jour, à travers les rideaux mal fermés, elle aperçoit une silhouette noire, qui se projette sur le mur et voilà que sa peur revient.

Oui, je sais que l'on me guette, se dit-elle !
Je vais tirer les rideaux et rester coucher.

En fait elle se remet sous les couvertures et n'arrive pas à détacher son regard de cette ombre qui bouge de temps à autre. Son imagination s'enflamme. Elle n'ose plus bouger, mais impossible de se rendormir. Son réveil sonne, elle a juste le temps d'étendre la main et d'arrêter la sonnerie.

Pas de bruit, non pas de bruit.

Il faut que je reste tranquille, personne ne me verra

Je vais rester immobile.

Je vais faire la sourde oreille.

Toutes ces belles paroles, elle les entend dans sa tête, elle essaye de se raisonner, mais l'appréhension est toujours là. Elle finit quand même par se lever, elle se fait un café et reste à épier tous les bruits. Cependant elle n'ose pas tirer les rideaux.

L'immeuble est lui aussi comme paralysé, aucun bruit, c'est le week-end, les gens dorment sans doute encore. Même pas la chasse d'eau, pas même une douche. Pas de bruit de pas dans le couloir, pas de bruit de clés ? C'est le silence. Ce n'est pas pour la rassurer.

La journée s'étire heure par heure dans le calme

de son appartement. Lucille est comme emprisonnée dans sa bulle, sans vouloir en sortir. Elle feuillette quelques revues retrouvées dans ses affaires, boit beaucoup de café et laisse passer les heures. Elle n'a plus la sensation du temps. Elle n'arrive pas à ranger, à trier ses paquets. Une grande lassitude pèse sur ses épaules.

La deuxième nuit lui laisse un peu de repos, mais le vent se met à souffler, dehors la lune luit et chaque fois qu'elle regarde vers la fenêtre, l'ombre mystérieuse est là, qui la guette, qui la hante. Lucille ferme les yeux et se réfugie dans ses souvenirs les plus heureux, ses enfants quand ils étaient petits, les rares moments de bonheur avec son mari, quand ils étaient jeunes amoureux et confiants en l'avenir. Elle veut se souvenir de cette autre Lucille qui souriait, qui dansait, qui chantait pendant des heures dans sa cuisine.

Oh ! c'est si loin, et puis à quoi bon remuer le passé !

Elle a envie de crier, d'appeler au secours, mais aucun son ne sort de sa bouche ? Et toujours le silence autour d'elle ! Le jour est là, c'est dimanche, mais son isolement est terrifiant.

« Pourquoi aucun bruit dehors ?

— où sont les locataires ?

— Et dans la rue ? Cela semble désert ! Non, je ne peux pas regarder !

– Bien sûr c'est jour de repos ! La ville est endormie ! »

Tous ces mots, toutes ses interrogations qui se heurtent dans sa tête, mais elle reste incapable de bouger, elle reste clouée de frayeur au milieu de son propre logement. Quelle ironie ! elle qui pensait vraiment changer de vie, changer de comportement.

Pour aujourd'hui c'est raté, c'est ce qu'elle pense.
« Comment en sortir, se demande-t-elle ? »

Maintenant il faut se lever et aller travailler. Son réveil vient de résonner dans le silence. C'est lundi et une semaine de labeur commence. Dans quelques heures, Lucille sera obligée de sortir pour prendre son service. Elle n'a pas le choix, il lui faut travailler et surtout ne pas perdre son travail. Elle le sait.

Alors ce lundi matin, elle s'emploie à ranger un peu ses affaires, elle fait une petite lessive, repasse et prépare un petit encas pour son déjeuner. Elle doit être au restaurant à onze heures et demie, alors après une hésitation, elle tire enfin les rideaux, ouvre en grand les fenêtres et aspire l'air frais qui s'engouffre dans son appartement. Dehors il fait beau, juste quelques nuages obscurcissent la ruelle.

Elle se prépare à quitter son refuge et à affronter le monde extérieur, un dernier regard vers sa fenêtre, tiens ! encore une ombre ! non ce n'est pas possible !

Avec des battements au cœur, elle va se poster derrière ses rideaux pour un dernier coup d'œil, et là, quelle surprise !

Sans pouvoir se retenir, elle se met à rire et toute frayeur s'envole ! Serait-elle devenue stupide tout à coup ! Et dire qu'elle a passé ce week-end enfermée, angoissée, paniquée, épouvantée à l'idée que quelqu'un lui voulait du mal ! Quelle sottise a-t-elle fait ! Et voici que la réalité lui saute aux yeux. Désormais elle se promet de ne pas céder à son imagination. Pour un peu elle serait devenue claustrophobe à cause de ses cauchemars. Elle se jure de ne plus s'enfermer, elle veut exister, elle se doit de prendre sa revanche sur sa propre vie. Maintenant elle va sortir, travailler, s'amuser et ne plus fantasmer.

Il y a à peine huit jours c'était Halloween et au-dessus de son appartement, un mannequin au visage noir et blanc, un peu fantomatique se balance au gré du vent. Toute la nuit, éclairé par les rayons de lune un peu blafarde, il a frappé à sa fenêtre, témoin silencieux de son désarroi. Lucille n'en revient pas !

Maintenant il est grand temps de partir, elle saisi son sac et son manteau, ferme sa porte et se retrouve dans le couloir. Près de l'ascenseur une autre surprise l'attend.

Le silence est toujours là, elle est seule, elle appuie sur le bouton du rez-de-chaussée, un dernier bruit

perce le silence quand elle ouvre la porte et là, juste avant de sortir, elle se retrouve face à face avec la concierge de l'immeuble :

« Bonjour, Mademoiselle Lucille ! vous avez passé un bon week-end au moins. Vous savez, je ne vous ai pas vu vendredi, je voulais vous dire que tous les appartements, sur votre pallier sont vides, il ne faut pas vous inquiéter, dans huit jours, les locataires vont revenir. Juste à côté de vous, une étudiante va emménager et au fond du couloir Monsieur et Madame Dupont, vous verrez ce sont des retraités charmants qui rentrent d'un long voyage. Bonne journée. »

Lucille prend le chemin du travail, libre enfin !

NANOU

Il fait beau, ce matin de printemps, l'air est encore un peu frais, mais le soleil joue à travers les carreaux. Julie se lève tout doucement et encore un peu endormie, enfile un pull, son jean et ses baskets, puis descend à la cuisine boire un grand bol de lait.

La maison est silencieuse et c'est plus fort qu'elle, elle ouvre la porte donnant sur le jardin. Elle reste un moment assise sur une grosse pierre de granit que grand-père a polie et disposée comme un trône où l'on peut se reposer près d'un jeune sapin qui se dresse, fier vers le ciel. Sous la véranda, deux gros troncs d'arbres et une épaisse planche en bois font office de banc de jardin où il fait bon prendre le frais les soirs d'été.

En ce début du mois de mai, à cette heure matinale, une légère rosée blanche forme un magnifique tapis blanc sur l'herbe tendre. Dans l'air, une odeur

d'écorce mouillée et de résine se mélangent et viennent chatouiller le nez. Un peu plus loin, près de la haie de millepertuis qui borde le chemin, Julie hume le parfum profond, frais et citronné du rosier grim-pant qui éclate de couleurs dans la clarté de l'aube naissante. Elle cueille une rose, la prend délicatement dans ses mains et tout en respirant son délicat parfum, elle va la déposer sur la table de la cuisine, près d'une tasse à café que sa mamie a disposée la veille pour leur petit-déjeuner. Elle attend encore un instant, mais très vite son envie d'air pur et de liberté est la plus forte. Elle a envie de courir, d'aller au-dehors.

Julie est arrivé hier de la ville, elle aime venir ici chez son Papilou et sa Nanou. Ses parents l'ont conduite la veille pour quelques jours de vacances. Ils n'aiment pas beaucoup rester longtemps, ils préfèrent la ville.

Julie, elle, aime ce coin perdu des Vosges, elle est tout de suite attirée par la forêt si proche. Ces montagnes sont pour elle un vrai petit paradis.

Ce matin-là, elle ne résiste pas bien longtemps à l'at-trait des sommets. Elle n'a pas vraiment le droit de s'aventurer seule, mais ses treize ans lui semble-t-il lui donne le statut de "*grande*". Et puis, elle connaît bien cette région, elle vient ici depuis toute petite, et elle s'est souvent promenée aux alentours avec son Papilou.

Elle n'a pas vraiment le sens de l'orientation, mais ici tout est balisé, elle n'a pas peur de se perdre.

Elle se sent si bien, si libre. La voilà qui grimpe à travers la forêt, plus haut, toujours plus haut. En chemin, elle écoute le chant des oiseaux, elle s'arrête au pied d'un arbre et tend l'oreille. Oh ! C'est un coucou qui entonne son concert, l'écho lui répond, tandis qu'un écureuil saute de branche en branche. Julie aimerait le suivre, elle n'aperçoit que son panache roux et elle devine à travers les rayons de soleil son joli museau. Il croque un cône, elle entend le bruissement des écailles de pin qui craque sous ses dents. Elle reste un moment à l'affût d'un mouvement, puis continue son ascension.

Entre temps le soleil s'est levé, haut dans le ciel. Julie se sent à l'abri du vent dans les sous-bois, elle se promène d'un pas tranquille entourée de pins et de sapins de toutes parts. Elle découvre avec ravissement les premières fleurs du printemps, de belles digitales aux clochettes pourpres voisinent avec leurs cousines d'un blanc moucheté et plus loin quelques gentianes jaunes s'ouvrent dans la fraîcheur de la forêt. Julie prend plaisir à marcher sur la mousse au pied des arbres. Elle prête une oreille attentive au moindre bruit du vent, au moindre souffle à travers les branches avec l'espoir d'apercevoir quelques cerfs, biches ou chevreuils au détour du chemin. Elle n'aimerait pas se trouver en face d'un sanglier, pense-t-elle.

Après quelques détours, elle se retrouve à l'orée du bois, la lumière la fait un instant vaciller, elle cligne des yeux et découvre le fond de la vallée, au loin. Elle hésite un instant, puis elle repère un panneau en bois indiquant la bonne direction : c'est facile, elle suit le GR5, elle a traversé à découvert et à la croisée des chemins, elle continue sa route toujours vers le sommet. Elle croise deux randonneurs qui la saluent, sac à dos, chaussures de montagnards, gourde accrochée à la ceinture, ils sont bien équipés. Elle les regarde s'éloigner et elle se sent rassurée, elle n'a pas peur seule et éloigné de sa maison.

Un peu plus loin, un muret de pierres retient la terre d'où s'échappe une colonie de fourmis. Quelques alisiers bordent la route, les sorbiers des oiseaux comme dit son Papilou, accueillent les jolis merles à plastron, et parfois un tarin des aulnes vient s'y nicher. Elle sait que près du Grand Valtin on peut apercevoir le grand tétras, la gélinotte des bois et la bécasse, mais il faut être patient et surtout bien connaître les lieux.

Au loin elle entend une tronçonneuse, des bûche-rons qui travaillent sans doute. Ils coupent des grumes qu'ils transportent ensuite jusqu'à la scierie en bas, dans la vallée.

Son Papilou lui a raconté qu'autrefois il était schlit-

teur. Il a travaillé dans la forêt et il descendait les grumes sur des traîneaux de bois. C'était dangereux et il fallait être assez costaud pour retenir le poids de l'attelage. Nanou répète parfois cette expression populaire de la région "*La schlitte tue l'homme en montant, et l'achève en descendant*",

Au passage, elle croit entendre l'alouette des champs, à moins que ce soit le chant des grillons. Puis, elle devine la présence de quelques sources. L'eau est là, toute proche, elle la sent. Elle se cache sans doute sous quelques rochers et elle va resurgir soudain au milieu des bois, ou près d'un arbuste. L'eau est partout, elle prend son élan et elle file le long des petits ruisseaux donnant vie et force à la nature. La voilà ! C'est une cascade juste en face qui jaillit à travers la roche, rebondit de pierre en pierre et se creuse un chemin à travers les broussailles et les bouquets de genêts en fleurs et de myrtilles. C'est beau ! Le ruissellement de cette eau fraîche et pure tinte semblable à quelques notes de musique, le son d'une chanson joyeuse. Julie prend plaisir à s'asperger, elle en recueille quelques gorgées dans ses mains et se désaltère. Quel plaisir !

Mais voilà qu'un vent léger se lève, le soleil s'est caché derrière un gros nuage, Elle poursuit sa randonnée, elle ne semble guère se soucier du temps, ni de l'heure. La tête dans les nuages, elle respire à

pleins poumons le bon air des Vosges. Elle aura plein de choses à raconter à ses amies à la rentrée.

Un frisson la saisit et puis tout d'un coup, un soleil brûlant l'aveugle. Au loin les nuages s'en sont allés et c'est alors le présage d'une belle et chaude après-midi de printemps.

Tout à coup, elle aperçoit sa Nanou, d'une stature imposante, toute vêtue de noir, son fichu sur la tête, les bras tendus vers elle. Elle est souriante, on voit même ses petites rides aux coins des yeux. Julie se précipite et sent la chaleur de ses bras autour d'elle. Son Papilou tout petit à côté d'elle penche la tête et remet son chapeau.

Julie écoute avec passion les histoires de Nanou, elle n'a pas son pareil pour faire apparaître la Fée Polybotte du fond de sa montagne de Naymont. Elle est là près de la grotte dans la forêt de Martimpré. Le jeune Chevalier pris au piège au milieu des elfes et des nains, abreuvé de boisson et de mets succulents. Pourtant il découvre le visage peu amène de Polybotte, aussi ridé que les vallées, qui n'a qu'un seul désir, retenir son Chevalier. Nanou lui répète sans cesse de ne pas s'aventurer dans les bois de Gérardmer où près de la fente de Kertoff : il y a de la glace tout au long de l'année et le Chevalier y est à jamais enfermé. Mais Julie aime surtout l'histoire

du Sotré et du père Clément. Elle le voit partout, elle pense à Nanette, sa femme, qui le connaissait depuis son berceau, quand elle avait sa *tossote*, elle le voyait, et même quand elle devint une *bacelle* (demoiselle). Elle avait revu son Sotré une nuit, même qu'elle pensait à son Clément et plus tard c'est son Clément qui l'a vu une nuit et est parti avec lui...

À y penser, Julie se demande à chaque fois, si elle non plus ne peut pas voir cet étrange Sotré, qui à tout instant vient et repart dans la nuit. Sa Nanou continue l'histoire, mais Julie ne l'écoute plus, elle regarde par la fenêtre et son esprit vagabonde par-delà des montagnes, loin dans la forêt. Elle a oublié la ville, l'école, sa petite chambre dans l'appartement de ses parents qui donne sur une petite cour. De sa fenêtre, elle ne voit que la concierge qui balaie et nettoie tous les jeudis et qui lui envoie parfois un petit bonjour de la main. Les enfants n'ont pas le droit de jouer dans la cour de l'immeuble.

Ici, elle est bien, elle voit loin, elle sent la nature la pénétrer, elle la ressent dans tout son corps, comme si les Vosges étaient son berceau. Elle ne veut pas grandir, elle veut rester ici.

Et puis sa Nanou est là, près d'elle, une bonne odeur de cacao fondu monte à ses narines, sa Nanou fait chauffer le lait et elle aura dans quelques minutes une bonne tasse de chocolat pour la réchauffer.

Le soir, très souvent, dans la maison on sent la bonne odeur de la *tofaille* et de la tarte aux myrtilles. Son Papilou va chercher les brimbelles à la saison et revient les bras chargés de petits seaux remplis de ses succulents petits fruits qui laissent les doigts et la langue tout noirs. Il ramasse parfois quelques feuilles en souvenir, dit-il, de sa maman qui soignait diarrhées et autres maladies avec.

Julie est emportée par tous ses souvenirs des années passées. Depuis l'âge de trois ans, elle vient passer toutes ses vacances chez ses grands-parents. Tiens c'est vrai, elle réalise qu'elle les a toujours appelés Nanou et Papilou, elle ne sait pas leurs vrais prénoms. Elle cherche au fond de sa mémoire si un jour, ses parents ont prononcé leurs prénoms ! non, elle ne trouve pas, elle aimerait savoir. Et pourquoi ? pourquoi ?

Tout à coup une voix se fait entendre, elle est loin, puis elle approche. Oh! Non elle s'éloigne et Julie repart dans ses interrogations. Mais rien ne vient. C'est le silence.

Et puis toujours cette voix qui semble venir de l'infini, ce n'est pas la voix de sa Nanou, pas non plus celle de Papilou, peut-être celle de sa maman! Non ! ce n'est pas possible se dit-elle.

Et puis cette voix qui se rapproche :

« Madame Schmitt... Madame Schmitt ! »

Elle l'entend comme dans un brouillard. Ce n'est

pas elle que l'on appelle, elle, c'est Julie la petite fille qui court dans la montagne.

Une seconde l'image de son défunt mari, traverse son esprit, il est là, il lui fait signe. Oh! Trop tard il est parti. Dire qu'elle ne se souvient plus de son visage : juste quelques traits, une ride sur le front, ses mains calleuses à force de travailler, son sourire si rare... Et pourtant ils sont restés si longtemps ensemble.

« Madame Schmitt allons ! Où étiez-vous encore partie. Il y a un moment que je vous appelle. On vous a cherchée partout. Vous n'avez pas honte, toutes les autres sont déjà au réfectoire. »

Alors Julie, cette mamie sans force, assise pour toujours dans son fauteuil, reprend conscience. Voilà trois ans que ces enfants l'ont placée dans cette maison de retraite. Elle ne voit jamais personne.

Mais alors pourquoi s'est-elle souvenue de cette petite fille aux cheveux blonds qui courait dans la montagne ?

Pourtant sa mémoire, dit-on, est vacillante : la vieille sans doute !

Oh ! c'est juste cette carte postale, venue de si loin, de son amie d'enfance, envoyée pour son anniversaire.

Et tandis que l'infirmière pousse son fauteuil vers le réfectoire, une carte du Hohneck avec juste ces quelques mots griffonnés : « *Amicales pensées* », tombe à terre. Elle lui a fait retrouver, le temps d'une après-midi, le pays de son enfance et ses souvenirs, l'odeur des vacances passées chez sa Nanou.

LE BON SENS POPULAIRE

Monsieur Henri était un vieil homme. Il vivait seul, on ne lui connaissait pas de famille. Il s'était établi là, à l'âge de la retraite.

On le disait un peu fou, sauvage ou, tout au moins, un peu excentrique. Pourtant il avait essayé de rentrer dans les bonnes grâces des villageois. Quelques apparitions aux fêtes, aux réunions à la mairie. Mais personne ne connaissait sa famille et les langues allaient bon train.

Il avait fait construire une petite maison à la sortie du village et quelle maison ! Plutôt confortable, avec du terrain, une jolie villa entourée d'arbres. Alors commencèrent les interrogations : mais d'où lui venait son argent ? À son âge ? Pour un homme seul ?

Certes il avait travaillé toute sa vie, sans aucun doute, mais comme il n'était pas connu, il intriguait.

On se souvient de l'automne où il a débarqué. C'était dans les années soixante-dix. Il faisait doux cette année-là. La mère Michaud venait de mourir et le notaire de la ville voisine avait mis sa maison en vente, vu que tous ses enfants habitaient en ville. Alors quelques acheteurs avaient défilé sans résultat. Et puis il était arrivé, seul, au volant d'une vieille Chevrolet. Il habita quelques mois dans la maison du notaire et, à la grande surprise des villageois, il s'installa dans un pavillon tout neuf qu'il a fait contruire tout à côté. Le terrain, en friches depuis très longtemps, appartenait à une famille du bourg voisin. La maison des Michaud fut remise en location. Cela fit grand bruit à l'époque parmi la population, mais le maire expliqua que c'était une bonne opération pour le village.

Voici déjà quelques années que, le matin, la boulangère lui sert une demi-baguette, tous les jours à la même heure, ensuite la marchande de journaux lui tend l'*Est Républicain*. D'un pas très mesuré, il regagne son domicile. Jusqu'au soir personne ne le rencontre, ni ne l'aperçoit au-dehors, même pas ses proches voisins mais, vers 18 heures, il prend sa canne et part en promenade. C'est immuable, on peut le voir par tous les temps aller d'un bon pas, toujours vêtu d'un treillis et d'une casquette.

Tout d'abord on le prend pour un militaire de carrière qui aurait fait presque le tour du monde. Pourquoi ça ? Son allure peut-être ? Malgré son âge avancé, il se tient très droit, la tête haute. Il aime la marche, le grand air. Pourtant, sa femme de ménage affirme que son intérieur ne ressemble pas, à ses dires, à celui d'un ancien soldat.

Ce serait peut-être un explorateur, dit-elle : il a quelques masques africains, de beaux vases égyptiens et des trophées de chasse. Alors la *vox populi* le voit comme tel. S'il est ce que vous dites, il doit être vraiment instruit, déclare-t-on dans le village. Dommage qu'il soit distant, trop discret ma foi.

Sa prestance de vieux monsieur interdit toute indiscretion. Les gens le saluent mais peu osent lui adresser la parole, encore moins lui poser de questions.

Alors on s'interroge sur sa condition, on a envie de savoir, mais sans insister. C'est de la curiosité ? Peut-être un peu ou peut-être par peur de l'étranger. Ici, tout le monde se connaît, la plupart des habitants sont nés dans le canton, voire dans la même maison. Les plus anciens connaissent tout de toutes les familles.

La vieille Maria en a vu des naissances et aussi des deuils. C'est un peu la mémoire du village, c'est aussi la doyenne.

L'arrivée de ce curieux individu a perturbé les âmes bien pensantes. N'est-il pas vrai que depuis la nuit des temps, le mystère, l'inconnu fait peur ? Dans ce petit village lorrain, où la vie est rythmée par le clocher, les langues se délient et chacun y va de sa supposition.

Maria toujours bien écoutée, de bons conseils, décide un peu pour tout le monde que ce doit être un homme respectable, qui a beaucoup voyagé, donc instruit. Le bon sens rejoint la raison, cet homme-là est posé, effacé certes, mais il est poli, pas très causant mais poli. Alors c'est un homme bien. Toujours bien mis, sans excès vestimentaire, alors on considère que c'est peut-être un homme qui vient de la campagne, comme ici.

Pendant que les femmes se concertent autour de Maria. Les hommes eux, se posent des questions en jouant à la belote au café du coin, parfois autour d'un verre d'apéro les soirs d'été.

Marcel, le patron du bistrot a son idée. Il a fière allure, il marche droit alors, logique paysanne, pour lui c'est un ancien militaire, il n'en démord pas. Et puis, il ne sourit jamais cet homme-là, il a dû se durcir pendant la guerre, sur les champs de bataille. Ben vrai, c'est la discipline là-bas!

Roger, lui penche pour un aventurier. Eh bien sa femme fait le ménage chez Monsieur Henri, c'est

son nom, elle a vu de beaux objets africains, mais pas que ça. Mais quoi ? Roger ne le dit pas, mais il est certain qu'il a été dans ce pays lointain. Pour lui l'Afrique c'est le bout du monde, lui qui n'a jamais quitté ce village. Eh ben, s'il a ramené ces objets, c'est qu'il a été faire un séjour là-bas. D'ailleurs il va se renseigner pour savoir d'où viennent ces masques, ces sabres et ces miniatures en ivoire que lui a décrit sa femme. C'est affaire de bon sens pardi.

Le facteur, lui, a une autre explication. Il va de temps à autre lui déposer une lettre. Au début il ne fait pas trop attention, il fait son boulot, il distribue le courrier sans état d'âme. Mais vu les conversations qu'il entend un peu partout à son sujet, ma foi, il y regarde d'un peu plus près.

Monsieur Henri, il a peu de courrier mais ce sont toujours des lettres tapées à la machine, avec de beaux timbres. Son nom ressort bien. L'écriture est simple mais les caractères sont grands, plus grands qu'à l'ordinaire. Il remarque aussi que son prénom ne figure jamais, Henri, c'est son patronyme, alors. Curieux que cet homme ne reçoive jamais de lettre manuscrite avec un prénom accolé à son nom. Alors notre facteur va jusqu'à dire que ce serait plutôt un homme d'affaires qui a fait fortune. Ce bonhomme s'il a eu une usine ou une entreprise à diriger n'a pas eu le temps de fonder une famille, c'est sûr, à force de

travailler. C'est pourquoi il est seul et puis à son âge plus de parents, sans doute fils unique. Pas étonnant qu'il ait une si belle maison, et neuve, c'est la plus belle villa du coin et il s'y connaît à force de parcourir les environs pour faire sa tournée. C'est sûr, cet homme-là, il a les moyens. Et puis il a de la distinction, décide le facteur, c'est un Monsieur honorable qu'il faut respecter.

Les années passent et ce personnage un peu étrange finit par se fondre dans le paysage. À l'unanimité on a décidé que Monsieur Henri est un homme bien sous tout rapport puisque sa vie semble tranquille et bien réglée.

Peu à peu les esprits s'apaisent, on le salue quand on le croise, on l'intègre mentalement à la vie de cette bourgade isolée.

Il passe ainsi quelques belles années, dans une grande sérénité, dans le calme de cette commune, profitant du bon air de la campagne et surtout de la discrétion dont il fait l'objet. Jamais il ne se plaint, jamais il ne s'éloigne vraiment de sa maison. Il a trouvé son havre de paix et il en profite.

Mais voici qu'à la veille de ses quatre-vingts ans Monsieur Henri tombe malade. Le Docteur Paulin est appelé à son chevet et pendant quelques mois, il

passé le voir très souvent. Son patient est bien seul, aussi fait-il appel à une infirmière qui vient tous les deux jours. Puis peu à peu, elle reste à demeure car l'homme refuse d'aller à l'hôpital. Il exprime le désir de mourir chez lui, dans son lit.

Un soir du mois de novembre, presque vingt ans après son arrivée alors qu'il est mourant, il fait venir le docteur et lui demande de bien vouloir s'occuper de ses obsèques. Il a tout réglé, dit-il. Et puis, chose plutôt curieuse, il lui demande de garder une grosse enveloppe grise qui se trouve sur la table, avec la promesse de ne l'ouvrir qu'après sa mort.

« Si c'est votre testament, il faut faire venir le notaire ?

— Non, c'est juste un service que je vous demande docteur. »

Le docteur consent de bonne grâce, car cela fait longtemps qu'il a appris à le connaître. Ce n'est pas un mauvais bougre, pense-t-il, et puis il est si seul. Le Docteur Paulin est un bon médecin de campagne qui se sent proche de ses patients. Lui aussi devient vieux, bientôt il prendra sa retraite, alors qu'en sera-t-il du jeune qui prendra la relève ?

Ce n'est que quelques jours après l'enterrement que ce brave toubib ouvre la lettre. Mais avant de déplier ce qui doit être son testament une feuille de

journal s'échappe. C'est une vieille édition de la *Voix du Nord*. En gros caractère un événement fait la une du journal.

« BRAQUAGE SANGLANT À LA *BANQUE DU NORD*
DANS LA BANLIEUE DE TOURCOING

Trois jeunes braqueurs ont fait irruption peu avant la fermeture. Une fusillade entre les malfaiteurs et les forces de l'ordre a fait deux victimes. Deux des auteurs présumés se sont enfuis et le troisième, légèrement blessé, a été appréhendé. »

Alors il déplie la lettre manuscrite de M. Henri et lit

« Je n'ai pas vu mon fils depuis quarante ans. Si vous le retrouvez, tout ce que je possède est à lui. Dites-lui que je l'aime mais qu'à ma sortie de prison, je n'ai pas osé aller le voir. »

Le médecin referma l'enveloppe avec un sourire.

« *Vox Populi, Vox Dei...* Ah ! Le bon sens populaire ! »

LE SIEUR CARTOPHILE

Fred, grand garçon athlétique finit de taper son article, il est temps de rendre son papier au typographe. Mais il lui manque une photo correcte. Il cherche parmi les clichés étalés devant lui. Vraiment comment choisir. Cet homme est jeune sur ces portraits, tel qu'il l'a connu, il en désirerait une de lui un peu plus âgé. C'est bête, il aurait dû demander à sa famille un cliché plus récent. Tout bien réfléchi, il y a quand même au moins dix bonnes années qu'ils ne l'ont vu, cet homme-là.

Fred est un jeune diplômé, tout juste sorti de l'ESJ, l'école de journalisme de Lille. Il a choisi ce sujet quelque peu singulier en souvenir de ses années de collègue et d'un événement douloureux. Il a usé de tout son pouvoir de persuasion pour faire accepter la parution de cet article dans son journal. Ce n'est pas le moment de flancher, se dit-il.

Fred relit ses notes :

Arnaud de Larivière a grandi dans le quartier chic d'une petite ville de province, très animée, dans un quartier bourgeois. Sa famille installée depuis des décennies en Alsace, a acquis une belle et noble réputation dans l'exploitation d'un vignoble, avant de s'établir en Lorraine dans l'industrie agroalimentaire. Arnaud a été élevé dans une institution religieuse, puis après un passage dans l'entreprise familiale, il change d'orientation laissant à sa sœur cadette Bénédicte et son beau-frère le soin de prendre la relève de ses parents. Il n'est pas fait pour le commerce lui semble-t-il. Il passe son diplôme d'éducateur spécialisé et va s'installer dans la banlieue de Metz.

Il a trente ans, quand il emménage dans un petit studio et s'engage dans sa nouvelle fonction. Il vit seul, plutôt introverti. S'il a choisi de se consacrer aux enfants en difficulté, c'est peut-être justement à cause de son côté secret, renfermé. Il est à même de comprendre leur souffrance et lui-même se sent plus serein dans ce monde un peu clos.

Dans sa famille, personne ne comprend, mais bien sûr, à l'époque elle le soutient dans sa décision.

Alors pour Arnaud, ce jeune homme issu d'une

grande famille, commence une autre vie. Il s'adapte très vite à cet univers, et se trouve une sorte de vocation pour les cas les plus dramatiques. En fait il a trouvé là sa raison d'être. Il s'investit totalement dans son nouveau métier et il s'y sent bien.

Très vite il est apprécié par ses collègues, remarqué par son supérieur et en quelques années devient à son tour directeur du centre de jeunesse *La Grange aux Bois*.

Mais un événement, qui peut paraître banal, va s'étaler dans le journal local. C'est un fait-divers qui va troubler Arnaud. Il connaît bien ce gamin, et il le croyait en bonne voie pour sa réinsertion. C'est un adolescent au passé un peu louche qui a été retrouvé le long du canal de la Moselle, drogué et bien mal-en-point après une soirée entre copains. Sauvé in-extremis il a été ramené au centre. Une enquête a été ouverte. On ne peut démontrer s'il s'est piqué tout seul ou s'il y a eu complicité, si c'est simplement un accident isolé ou si ses copains l'ont laissé seul et se sont enfuis.

Tous les journaux régionaux font le portrait d'un adolescent mal dans sa peau, qui a été élevé dans des familles d'accueil, de placement en placement, et qui a fini sa fuite en avant dans le ce Foyer de Jeunes pour délinquants.

Puis le mois suivant, le journal fait un article mettant en valeur le travail des éducateurs sociaux,

Arnaud en tant que directeur y fait bonne figure. Pendant quelques années, tout va bien, le travail au centre ne manque pas, il se réjouit de soulager un peu ces enfants défavorisés et de sauver un certain nombre d'entre eux, les aidant à reprendre leur place dans la société.

C'est à cette époque qu'un certain Julien, élève sérieux, enfant sans problèmes familiaux apparents, issu d'une famille de commerçant ayant pignon sur rue, va sombrer dans la petite délinquance puis dans la drogue et se retrouver à *la Grange aux Bois*. Arnaud va s'attacher à cet enfant de treize ans, intelligent mais fragile que rien ne prédestinait à cela. Peu à peu le petit Julien reprend pied et après deux ans de passage au centre et une désintoxication, reprend le cours de sa vie normale.

Ce petit garçon est le cousin du journaliste qui n'avait que 16 ans et en a gardé un souvenir très fort.

Pour Arnaud, tout semble parfait, jusqu'au jour où il voit arriver dans son établissement sa propre nièce. Qui aurait pu se douter à l'époque de cette dramatique histoire. Aurélie, étudiante en droit, poursuit ses études avec succès. Elle est alors une jolie fille de 18 ans, blonde aux yeux bleus, avec un joli minois, un peu rondelette mais très attrayante. Elle fréquente une bande d'étudiants, très libres, très friqués, toujours partant pour une sortie, une course,

une escapade. Au cours d'une soirée sans doute un peu plus *destroy* que d'habitude, Aurélie et ses copains se shootent à la cocaïne.

On retrouve au petit matin dans l'appartement d'un de ces jeunes étudiants, dans le quartier de La Malgrange, un adolescent de seize ans mort d'une overdose. Les autres, bien mal-en-point, s'en sortent de justesse et Aurélie se retrouve dans le centre de son oncle. Choquée par la perte de son ami, désorientée, elle fait déprime sur déprime et finit par se suicider.

Un article dans le journal local relate le malaise de cette jeunesse et la mort de ce jeune étudiant. C'est ce milieu-là, qui à l'époque est le plus choquant pour le public.

Arnaud ne le supporte pas et quelque temps après démissionne. Il quitte la région et disparaît au grand désespoir de sa famille.

Les années ont passé et ce fait-divers devenu banal, dans notre monde de fou a été oublié par la plupart des gens sauf pour notre journaliste. Même la famille d'Arnaud est restée silencieuse. On n'a plus jamais parlé de cette histoire et soit par discrétion, soit par souci du qu'en dira-t-on. Ce fils de famille qui avait si bien réussi sa reconversion a disparu.

Les années passent et notre jeune journaliste est devenu depuis rédacteur en chef de la *Semaine de l'Est*. Il n'a jamais oublié sa première "page". Il ne sait pourquoi, il est toujours hanté par cette histoire. Son article n'a pas beaucoup changé les choses, on n'a pas retrouvé pour cela Arnaud D...

Quinze ans plus tard : quartier La Chapelle, Paris

C'est la veille de Noël. Dehors il neige, alors cette salle des fêtes, avec son grand arbre illuminé, attire les passants qui grelottent dans la rue. Quelques mères de famille avec leurs jeunes enfants sont assises autour de l'arbre, attendant les cadeaux offerts par la municipalité. Plus loin, au fond de la salle, quelques tables ont été dressées avec un goûter en perspective. L'entrée est libre.

C'est une chaleureuse ambiance, simple et conviviale. Jojo le camionneur se retrouve avec quelques autres trimardeurs, devant la porte illuminée, il hésite, tire son chariot dans le coin, puis entre. Une bonne odeur de chocolat chaud flotte dans l'air. Une douce chanson de Noël frappe ses oreilles. Il y a si longtemps qu'il n'a pas ressenti cette chaleur humaine qui vous prend à la gorge. Il a du mal à marcher, il est emmitoufflé dans une grande cape. Son premier réflexe est de retirer son vieux bonnet de laine et son

écharpe qui lui cache le visage. Son acolyte l'a suivi, et les voilà assis sur un banc, au fond de la salle, écoutant chanter les enfants.

« Eh mon pote, ça alors ! Tu te rends compte aujourd'hui c'est le jackpot mon vieux. Je te l'avais bien dit qu'on se réchaufferait ici. Et puis tu vois, on va même pouvoir s'en jeter un et manger un morceau. »

Son compagnon se laisse guider, il n'est pas très bavard. Cartophile, comme on le surnomme, enfouit ses mains dans ses poches, contemple le sapin illuminé, se laisse envahir par les chants et une certaine émotion monte en lui.

« Eh ! Compagnon tu m'écoutes ! »

Jojo le bouscule un peu. Il a de l'affection pour lui, il faut dire que tous les deux ils en ont vu des choses depuis qu'ils cheminent ensemble. Cela fait juste six mois qu'ils se sont rencontrés sur le boulevard.

La salle est maintenant pleine à craquer, la journée est belle et en cette veille de fête, les gens sont plus tolérants, plus souriants aussi.

Jojo et Cartophile, nos deux compères, sont plus que contents. Au fait, ce dernier ne sait plus pourquoi on l'a baptisé ainsi. Sans doute parce qu'il a parlé de ses voyages et qu'il s'est vanté d'envoyer des cartes postales à ses rares amis. C'est vrai qu'il a voyagé, incognito, pendant une dizaine d'années, allant de

l'Afrique à l'Asie, puis l'Espagne et le Portugal pour se retrouver là, à Paris. Il a choisi de son plein gré cet anonymat, mais l'envie de retrouver son pays l'a conduit jusque-là.

L'ambiance s'échauffe, puis vient l'instant où un petit discours de bienvenue est annoncé. Sur l'estrade installée près du sapin, un homme très élégant s'avance et souhaite à tous bonne réjouissance et bonnes fêtes de Noël . Il tient à la main un journal qu'il incite à lire et qui se trouve gratuitement à disposition de tous.

Fred, journaliste maintenant reconnu, est venu présenter ses vœux et son nouvel éditorial au profit des déshérités au sein de *La Voix de la Liberté* qui, ce jour, donne un peu de bonheur aux familles en difficulté.

Après s'être restauré avec une grande part de tarte et une grande tasse de chocolat chaud, voilà nos deux amis, Jojo et Cartophile, qui se dirigent vers la sortie. Au passage, Cartophile se surprend à regarder le journal posé sur la table, c'est le titre qui l'a attiré :

"CHARLES DE LARIVIÈRE, NÉGOCIANT TRÈS CONNU EN ALSACE-LORRAINE, CRÉE UNE FONDATION POUR VENIR EN AIDE AUX JEUNES DROGUÉS."

Et tandis qu'il lit avec étonnement l'article qui s'étale en gras sur la première page, le journaliste s'en

va, le frôlant presque au passage. Cartophile reste un instant interdit, Jojo le tire par la manche et lui dit : « Allons, viens, on y va. »

Fred, est loin de se douter qu'il a croisé celui qu'il a tant recherché, qui, sous son surnom de Cartophile, vit maintenant sous les ponts de Paris. D'ailleurs sa famille ne l'a jamais retrouvé non plus, car, après quelques années à l'étranger, Arnaud, c'est bien lui, s'est clochardisé par amour se SA liberté et vit comme son compagnon de fortune Jojo.

Pourtant ce soir-là, une larme coule sur les joues de Cartophile : il vient de retrouver son passé.

UNE OREILLE ATTENTIVE

La famille Dubois est réunie autour de la table. C'est jour de fête. On baptise le petit dernier de la famille. On a tué le cochon, les parents, grands-parents, cousins, oncles et tantes et proches voisins, tous sont de la partie.

Jojo le chef de famille est un grand gaillard, bien planté, aux épaules carrées, à l'allure un peu sévère, imposante. « Il fait peur aux z-enfants, a dit le grand-père Charles ». Et pourtant, dans la vie de tous les jours il est affable, toujours serviable, toujours partant pour la rigolade. Oh ! c'est peut-être cette légère cicatrice au front qui lui donne un petit air bourru.

À côté de lui sa femme Nicole, petite, plutôt fluette, avec de grands yeux bleus, s'active tout autour de ses invités, comme ferait une abeille surveillant son butin. Il faut dire qu'elle a bien du mérite à faire tourner cette grande maison. En plus de ses trois

enfants, elle a ses beaux-parents à charge et aussi sa mère, veuve avec peu de moyens financiers, juste une petite retraite, qui habite le village voisin et qui compte souvent sur son aide pour la lessive, les courses et autres services.

Grand-père Charles est un beau vieillard aux cheveux argentés, le visage émacié, usé par de longues années de travail au fond de la mine. Il porte pour cette occasion un pantalon de toile bleu et une large chemise qui cache son ventre un peu rebondi. Il a fière allure, il se tient droit au bout de la table, comme un bon patriarche et il affiche une charmante bonhomie avec sa longue barbe blanche et sa moustache.

C'est une belle soirée, il fait beau et doux pour la saison. La grande table est disposée dans le jardin, un parfum de lavande se mêle au seringa embaumant l'air dans la fraîcheur de la nuit tombante. Toute l'assemblée après un repas copieux et bien arrosé, dansera au son de l'accordéon. C'est le cousin Justin qui joue. Passionné depuis son enfance par la musique, il anime le dimanche les bals populaires, les fêtes de villages. C'est son passe-temps préféré.

Tout le monde est venu pour célébrer la fête du printemps, après une journée riche en émotions.

Avant de se réunir en famille, grands et petits ont arpenté les rues du village et visité les échoppes des artisans et les nombreux stands des camelots venus animer cette journée spéciale. La musique a retenti dans les haut-parleurs toute la journée pour la joie des visiteurs.

Au bout de la table, près de grand-père Charles, un petit bonhomme de trois ans joue avec une cuillère, il tape sur la table, essayant de battre la mesure. Personne ne fait attention à lui, en fait, cet enfant qui paraît si sage, est le dernier-né de la fratrie. Il a un visage d'ange, une figure toute ronde encadrée de belles boucles blondes, des yeux verts soulignés de longs sourcils et un air fragile qui appelle la compassion. Le petit Louis ne parle presque pas, il vit dans son monde et la famille en a pris son parti. Le docteur n'a rien diagnostiqué de particulier. « Il est juste un peu lent, dit-on. »

Le temps passe vite et bientôt Petit Louis va rentrer à l'école. La maternelle est pour lui une grande aventure. Il fait ses premiers pas dans la société. Sa sagesse lui vaut une attention toute particulière de Madame Rose, l'assistante maternelle, qui l'accueille tous les matins. « Comme il est gentil et fort sage ce petit, répète-t-elle souvent ». Avec lui pas de problème, il fait toujours ce que l'on attend de lui, seulement il ne parle pas beaucoup. Tout le monde pense qu'il est

simplement un peu timide. Il est attachant et avec sa jolie petite frimousse, il fait la joie de tous. Juste, qu'il devrait se manifester et réagir plus vivement à spécifié son institutrice. Mais, entouré des autres enfants, il passe en fait inaperçu très souvent.

À la grande section, il apprend vite en apparence, mais il ne répond presque jamais, il s'exprime plutôt par geste et attitude. Il prend l'habitude d'aller chercher des feuilles de papier ou de dessin, tout ce qui traîne à sa portée et de griffonner les signes, les lettres, de faire des traits à sa manière d'enfant plutôt éveillé. Cela amuse beaucoup Rose et son professeur des écoles. Il ne parle pas, mais il comprend tout. Il va chercher tout seul les jouets, les cubes, les crayons. Quand les enfants font une ronde, jouent ou chantent, il suit ses petits camarades, il participe à toutes les activités, mais toujours sans s'exprimer. Pourtant on va s'apercevoir que parfois il ne répond pas à l'appel de son nom. Distraction ? Incompréhension ? Mais il affiche toujours un beau sourire. Il est si attachant que personne ne va plus loin dans le diagnostic.

Puis vient l'école primaire. Il devient un enfant tranquille, qui suit une scolarité normale, avec des résultats satisfaisants. Il reste toujours secret, toujours un peu à l'écart, il ne parle pas beaucoup. Il subit les quolibets de ses petits camarades qui se moquent

très souvent de lui. Dans la cour, il est seul, ne participant pas aux jeux et devient la risée de la plupart des enfants de son âge. En CM1 son institutrice va s'intéresser un peu plus à lui. C'est la première personne à remarquer certains signes, tout d'abord, elle le trouve un peu rêveur, un peu étrange. Elle questionne les parents qui n'ont rien de spécial à signaler, car pour eux, depuis sa petite enfance, « Il est si sage et si tranquille, dit son père ; il ne pose pas de problème à la maison, réplique sa mère ».

Peu à peu l'institutrice s'attache à cet enfant si particulier qui, malgré ses airs absents, réussit tout ce qui est écrit. Pourtant elle est convaincue que Petit Louis exprime un malaise.

Ce jour-là, elle lit un passage historique et pose des questions. Elle a fait passer une interrogation écrite l'avant-veille et elle sait l'intérêt de certains de ses élèves sur cette époque. Louis en fait partie. Mais bien qu'il la regarde, il ne répond pas aux questions orales. C'est bizarre, se dit-elle.

Elle va, au cours de cette leçon, détecter son véritable handicap. C'est ainsi qu'elle le prend sous son aile et le fait travailler peut-être un peu plus que les autres. Elle va le suivre plus tard tout au long de sa scolarité.

Alors dans le village, on commence à chuchoter.

Quand il revient de l'école les têtes se retournent et les langues vont bon train.

« Comme il est mignon ce petit, quel dommage

– Ah! Bon, demande la boulangère.

– Vous ne savez pas !!!! à l'école, il ne parle pas, m'a dit mon fils.

– Oui, moi aussi j'ai entendu dire qu'il était un peu drôle.

– Mais non, répond la doyenne du village. Il ne faut pas dire du mal de ce petit, il est affectueux et puis il est simplement discret et surtout poli ».

Madame Célestine Monceau a près de 90 ans, elle est écoutée, on la craint un peu. Elle descend d'une vieille famille du canton qui est respectée par tous. Et surtout, elle a connu tous les enfants car elle a été institutrice longtemps et puis sa curiosité naturelle a fait le reste. Souvent l'été, cette gentille nonagénaire assise sur son banc, devant sa maison, écoute les histoires de tous ses gamins, comme elle les appelle, qui viennent lui raconter leurs chamailleries, leurs joies et leurs peines d'enfant, croyant qu'elle est à moitié sourde. Bien sûr cela la fait beaucoup sourire. Parfois même le petit Théo, six ans, reste à côté d'elle et lui demande de raconter l'histoire du chaperon rouge qui lui plaît bien. Théo aimerait bien avoir une grand-maman comme elle. Il vit seul avec son papa, veuf depuis bientôt deux ans. Alors Célestine, rien que pour lui, parle de son passé et raconte. Elle

est un peu sourde, il est vrai, mais elle entend tout, parfois elle fait semblant de ne rien écouter.

Louis a grandi trop vite. À onze ans, il est le plus grand de sa classe, il est un peu maigrichon et comme il se sent différent des autres, il se tient un peu voûté afin de se dissimuler derrière sa timidité naturelle. Puis en grandissant, il a pour habitude de pencher un peu la tête vers la droite. Son allure de grand échalas lui pèse. Il a souvent entendu parler de lui ainsi.

Au fil du temps, dans le village, on ressent pour lui un peu de pitié : ce grand dadais qui ne parle pas ou peu, ce garçon différent qui ne participe pas aux jeux, qui a toujours l'air d'être ailleurs, un peu dans la lune, tout cela intrigue et fait jaser.

Louis a l'habitude de rentrer de l'école en flânant le long de la rue Principale, la rue de Paris, sans rien dire, en souriant, comme toujours. Le nom de Paris le fait rêver et il s'échappe en pensée vers ses rêves, là où il serait écouté, où il discuterait sans problème, comme tous les enfants. À la maison, il passe des heures à jouer, à lire dans sa chambre. Il est sensible, émotif et quand il est triste, il n'éprouve pas le besoin de parler, il cherche juste le regard bienveillant et attendrit de sa maman, pour le consoler. Il aime feuilleter les livres, regarder les images et depuis son plus jeune âge, la lecture va devenir son univers. Il

n'est pas vraiment malheureux, mais il se sent parfois un peu triste, c'est tout. Ses deux frères, beaucoup plus grands, ne font guère attention à tout cela. Ils sont déjà au collège et Louis se retrouve seul la plupart du temps.

Grâce à l'attention particulière de son institutrice, en passant une visite médicale, on a trouvé que Louis a tout simplement perdu l'usage de son oreille gauche, à la suite d'une otite lorsqu'il avait deux ans. De ce fait, il entend très mal et depuis, par réflexe, il ne parle pas, ou très peu. Mais son handicap va un jour le favoriser.

Cependant, au collège, puis au Lycée, Louis est devenu un adolescent sympathique et brillant, tout en restant secret, même un peu distant. Pourtant il est apprécié, il a deux amis fidèles qui seront plus tard ses partenaires dans sa société de production.

Bien que son image ait changée avec l'adolescence, pour son village, il est resté toujours le "*petit un peu drôle*" pour la plupart de ses voisins et ses connaissances. Aux vacances quand il rentre chez lui, il se promène seul à travers la campagne qu'il aime et quand il fait ses courses où qu'il rentre au café-tabac de la place pour acheter journaux ou cigarettes, les gens le saluent avec toujours un petit air entendu. Il n'y prend plus garde et même il s'en amuse.

Durant sa scolarité, son camarade de classe Didier un jour lui tape sur l'épaule et lui dit :

« Eh ! mon vieux tu notes tes points sur ton bloc ou tu écris les prénoms des nanas !

– Louis, regarde un peu devant toi, tu vois ce que je vois ! Allez ! Quelle note tu lui donnes à celle-là ? »

Louis n'a pas répondu, depuis toujours il a l'habitude d'avoir sur lui un carnet et un crayon et il prend souvent des notes. C'est devenu pour lui une sorte de manie indispensable. Il subit les blagues quelques fois un peu douteuses de ses camarades, on le chambre assez souvent, mais la plupart du temps, il ne répond pas et se contente de sourire.

Dix ans après :

La lumière vient de s'allumer sur le plateau. Une petite musique douce annonce l'émission "*Culture et Passion*"

Assis confortablement dans l'un des deux grands et spacieux fauteuils de cuir rouge, le présentateur annonce son invité d'une voix mélodieuse et grave : « Mesdames, Messieurs bonsoir...

... Nous avons la joie ce soir, de recevoir le gagnant du Prix Romain Gary du Meilleur Espoir Littéraire.

... Ce soir, je vous présente Monsieur Louis Balland pour son livre "*Comment détourner l'indifférence*".

... Louis Balland c'est votre pseudonyme ? Pourquoi avez-vous pris ce nom ?

– C'était le nom de jeune fille de ma grand-mère. C'est une façon de lui rendre hommage.

– C'est un très beau livre plein de fraîcheur et d'anecdotes pittoresques. »

Louis sourit :

« Eh oui ! Moi si longtemps l'objet de mépris et d'indifférence, durant toutes ses années, bien que j'ai retrouvé finalement mon audition quasi normale, j'ai fait souvent semblant d'être sourd et j'ai pu engranger de nombreux témoignages, de nombreux commérages sans en avoir l'air. »

SIXIÈME SENS

Marylou depuis toute petite a ce que l'on appelle un sixième sens. Elle tient sans doute ce don de son arrière grand-mère qui, paraît-il, était un peu médium. En tout cas son aïeule était consultée dans tout le village pour ses bons conseils et ses intuitions.

Dans le temps, pas de télé, pas même beaucoup de radio, pas de journaux qui donnaient les horoscopes, alors on se référait à la bonne parole de vieilles personnes qui savaient interpréter les signes extérieurs de la nature et avaient de la sagesse.

Marylou, donc, sent les choses. Il lui arrive même d'anticiper les événements. Elle a comme des flashes et, parfois, ce qui ressemble à de la télépathie avec sa maman et quelques amies d'enfance.

Mais peut-on prévoir certains événements pour soi-même ? Cela reste à prouver. C'est là tout le problème.

Ce jour-là en tout cas, point n'est besoin de prévoir ce qui va arriver. Marylou s'est disputée avec son petit ami. Elle est en train de boucler une petite valise et décide de partir quelque temps afin de réfléchir.

Elle finit de se préparer, fait le tour de son petit appartement, au sixième étage de la tour des Écureuils, jette un dernier coup d'œil afin de ne rien oublier et met la main sur la poignée de la porte d'entrée, prête à partir. Sa valise à la main, elle s'apprête à donner un tour de clé, quand sans vraiment y réfléchir, elle pose son bagage, se dirige vers la fenêtre de son petit living et contemple la rue.

Elle ne sait pas pourquoi elle agit ainsi. Intuition ? malaise ? Peur ? Vraiment elle ne saurait le dire.

Elle sort de l'ascenseur et dès qu'elle franchit la porte d'entrée, une ombre se profile sur le trottoir, sans se retourner elle poursuit son chemin, mais un doute l'assaille.

Serait-elle suivie ? Comment elle a pu en arriver là ? La voilà qui se méfie de tout ? Qui échafaude ?

Dire qu'il n'y a pas si longtemps, elle croyait au bonheur, à l'amour toujours, à l'entente parfaite, du moins lui semblait-il.

Pour l'heure elle a besoin de prendre un peu de recul et de réfléchir. Elle a laissé un mot sur le lit pour son petit copain dans l'espoir qu'il comprendrait.

Tandis qu'elle arrive à l'arrêt du tram, à nouveau, elle a la sensation d'être suivie. Elle se retourne, elle ne voit rien de précis juste quelques rares passants qui se pressent ; pourtant elle jurerait qu'un œil étranger l'observe.

C'est un singulier malaise qui l'habite. Il lui arrive parfois de ressentir ce genre de sensation, mais d'habitude, c'est toujours vis-à-vis d'une tierce personne plus au moins proche.

Tandis qu'elle attend sous l'abribus, elle scrute le visage de chaque personne qui l'entoure, persuadée d'être espionnée, comme si sa vie en dépendait. Et justement avant que les portes du tram ne se referment, elle aperçoit un homme assez grand, enveloppé dans un manteau noir, un chapeau à larges bords qui lui cache le visage, elle frissonne.

Tandis que les stations défilent, elle pense surtout à sa fuite. Elle a le cœur lourd. Elle a demandé un congé, juste pour souffler, pour s'éloigner un peu. Elle a pris cette décision brusquement, presque sans réfléchir et sur le coup de l'émotion.

Elle regarde sa montre, il lui reste une bonne demi-heure pour arriver à la gare et prendre son train.

Comment va-t-elle expliquer à son entourage ce voyage précipité ? Elle a appelé sa mère hier soir, pour lui annoncer son arrivée, sans explication parti-

culière. Ce sera une surprise pour elle, car elle n'a pas pour habitude de se rendre chez ses parents à cette période de l'année.

À chaque arrêt, elle ressent la même angoisse. Les minutes lui paraissent une éternité. Elle se sent lasse, fatiguée, déçue et très irritable. Une grande inquiétude la submerge, elle se sent comme absente de tout. Les gens autour d'elle lui sont indifférents, pourtant d'habitude elle aime sourire, elle plaisante parfois avec les passagers qui lui font face et prend plaisir à observer son entourage.

Ce jour-là tout lui semble gris et triste, c'est dû, sans nul doute, à son état d'âme. Mais c'est surtout cette impression toute bizarre d'être épiée. Le tram remonte la rue St Jean, elle n'est plus très loin de la gare. Mais deux stations avant qu'elle ne descende, voilà que la silhouette de cet homme mystérieux réapparaît sur le trottoir, là, juste de l'autre côté de la vitre. Elle ne l'a pas vu arriver. Méfiante elle cherche des yeux son inconnu au milieu des passants. Tiens, il a dû rentrer dans ce magasin ! Peut-être est-il allé acheter un petit pain chez Paul !

Marylou échafaude toutes sortes de possibilité, elle n'arrive pas à songer à autre chose qu'à cette silhouette qui, elle en est certaine, la suit.

« Prochain arrêt : La gare »

Elle entend comme dans un brouillard la voix annonçant la station. C'est tout juste si elle n'a pas failli oublier de descendre. Heureusement les nombreux passagers qui la bousculent l'ont sortie de sa torpeur.

Elle sort du tram et traverse la place Thiers, longeant Le Printemps. Elle a un peu de temps encore devant elle et elle s'octroie un peu de lèche-vitrines. En passant, elle entre chez Lalonde et achète un petit paquet de macarons – ceux-ci mêmes qui ont fait la fameuse réputation de cette pâtisserie – pour les offrir à sa maman.

Dans le hall de la gare, de nombreux voyageurs attendent devant le panneau d'affichage l'annonce de la voie réservée au départ de leur train. C'est une foule disparate où se mêlent des familles avec enfants, des lycéens bruyants mais joyeux qui rentrent chez eux pour le week-end, des commerciaux à la mine sérieuse, tenant leur attaché-case à bout de bras et même un vieux couple qui avance lentement vers le guichet, se tenant par la main comme deux amoureux. Ils sont attendrissants, un peu perdus au milieu de ce brouhaha.

Marylou prend le temps d'acheter une revue au kiosque à journaux et composte son billet. Elle a repéré son quai de départ et, comme si le temps

s'était envolé, a juste quelques minutes pour descendre les escaliers et passer sous le tunnel : son train entre en gare.

Beaucoup de monde, ce jour-là dans les wagons. Marylou repère son numéro de siège, met sa petite valise dans le porte-bagages et s'assoit le plus confortablement possible près de la vitre. Pour le moment la place à côté d'elle est inoccupée. Elle apprécie enfin ce moment, elle relâche un peu la tension qui l'habite depuis son départ de chez elle, enfin elle soupire. Le train a pris de la vitesse et un léger ronronnement s'installe autour d'elle.

Elle s'assoupit. Elle se souvient des soirées passées en famille quand elle était enfant. Sa grand-mère racontait *son* voyage. Elle décrivait l'ancienne Micheline des années 30, qui tire son nom des usines Michelin, et qu'elle prenait une fois par an pour aller à Strasbourg au Marché de Noël. C'était pour elle une journée particulière. Le train, à cette époque, s'arrêtait à toutes les gares. C'était une véritable expédition. Tous les voyageurs sortaient leur casse-croûte d'un panier d'osier ou d'un grand sac. Ça sentait bon le saucisson, le pâté fait maison. Les enfants avaient droit aux pâtisseries de Noël, gâteaux à l'anis, aux amandes, à la vanille ou à la cannelle : un régal. Les voyageurs étaient volubiles et aimables, les échanges de conversation se faisaient spontanément.

Elle est tirée de ses pensées par le passage de la même bande de collégiens. Et puis, voilà que l'ombre d'un grand manteau noir se projette sur la vitre, elle ferme les yeux. Elle se demande si elle n'a pas rêvé. Un téléphone sonne tout près d'elle, la ramenant à la réalité.

Depuis le départ, elle a enfoui son portable au fond de son sac, elle le sort et, presque en tremblant, l'allume. Elle suppose qu'elle va avoir un message de Bruno. Maintenant, il sait, il a dû lire sa lettre.

Que va-t-elle entendre ? Des reproches sans doute ? Peut-être un peu d'inquiétude.

Elle aimerait une parole tendre, déjà elle se sent coupable. Ce n'est pas elle qui a provoqué cette dispute d'amoureux.

Bruno est jaloux, il prend la mouche facilement. Il est têtu parfois, pourtant elle voit son sourire charmeur. Il sait être gentil, plein d'attention : il lui a offert des fleurs l'année dernière pour sa fête. Elle ne veut penser qu'aux bons souvenirs sinon elle a trop mal. Comme tout Italien, il est un peu exubérant, drôle, extraverti. Cela lui plaisait de le voir entouré et toujours gai, toujours prêt à se réjouir.

Oui, mais ils se sont violemment disputés à cause des études de Bruno et d'une éventuelle mutation pour elle. Voilà des jours et des jours qu'ils discu-

tent et qu'ils n'arrivent pas à trouver une solution sans se déchirer. Alors elle a préféré s'éloigner un peu.

Son portable clignote : elle a un message :

« Marylou, où es-tu ? »

Elle n'a pas le temps de répondre, le train entre en gare de Remiremont. Elle descend sur le quai, on doit venir la chercher, elle a encore quelques kilomètres à faire pour rentrer chez ses parents.

Elle est là, immobile, sa valise à la main. Beaucoup de monde transite. Un peu déconcertée, comme paralysée, elle s'est arrêtée un instant près d'un panneau d'affichage et regarde autour d'elle. Et puis, en se retournant, elle voit descendre du dernier wagon, là-bas au bout du quai, deux hommes en manteaux noirs. Ce sont ses ombres qui reviennent. Juste le temps de cligner des yeux, les deux hommes l'ont dépassé et se dirigent vers la sortie.

Une voix l'appelle :

« Vous êtes Marylou ? Je viens vous chercher. Vos parents ne conduisent plus beaucoup. »

Elle vient juste de reconnaître son petit voisin, qui a bien grandi. Tous les deux sortent de la gare.

Alors elle a l'impression de se réveiller d'un cauchemar. En traversant le hall d'arrivée, Marylou est attirée par une affiche qui va dissiper tous ses

doutes, qui va libérer toutes ses angoisses.

Comment a-t-elle pu être aussi peu perspicace ?

C'était donc ça tous ces hommes en noir ?

Comment a-t-elle pu imaginer qu'on la poursuivait ? Elle a même pensé dans le train que son Bruno jaloux l'a fait suivre ?

Où est passée son intuition féminine ?

Où était passé son sixième sens ?

Prochaine ouverture de votre Vêt-Hom

Dernière mode pour cette année

PROMO EXCEPTIONNELLE

Profitez de ces derniers jours

N'attendez plus :

Ce costume vous est offert à un prix imbattable

L'affiche montre un homme fort élégant dans son costume noir avec un grand manteau et un chapeau à larges bords.

Soulagée, elle monte dans la voiture, certaine de pouvoir pardonner et de retrouver son fiancé dans quelques jours.

AU BOUT DU VOYAGE

Fabio, assis sous un grand chêne tout rabougri-vieux de plus de cent ans, regarde la montagne autour de lui. Sa montagne, comme il la trouve belle !

Depuis qu'il a cinq ans, il la connaît par cœur. Tout petit, il venait là, avec son grand-père qui gardait les moutons l'été dans la pâture. Quelquefois même il dormait à la belle étoile, les soirs de *plein ciel* comme il disait, après une journée de chaleur, son grand-père, installé sous le chêne étalait une couverture de grosse laine des Pyrénées et, tous les deux allongés sur le dos, regardaient les étoiles. Alphonse, son Papilou comme il disait quand il était petit, lui a appris toutes les constellations. Mais il aimait surtout compter les étoiles filantes au mois d'août. À chaque fois il était émerveillé, pas besoin de faire un vœu comme les grands, lui, il était trop occupé à regarder ce ciel piqué de milles feux et à suivre *son*

étoile Filante. À chaque lueur qui tombait du ciel, Fabio prononçait toujours le même prénom, en étant certain que là-haut son amie d'enfance l'entendait. Aline avait grandi avec lui, puis, à sept ans en plein été, elle était partie vivre à l'autre bout de la France avec ses parents, depuis, tous les ans, Fabio lui parlait à travers les étoiles. Son grand-père un jour lui avait expliqué que ces météores s'appelaient des Larmes de St Laurent, alors cet été-là, il imagina qu'Aline pleurerait elle aussi. Il ne l'a jamais revue.

Il est là, recroquevillé au pied de ce vieux sage des forêts, paisible et heureux, le coeur dans les étoiles, la lumière étincelle dans le rouge du couchant. Il a chaud, il entend les cigales chanter, il écoute le bruissement des feuilles dans la futaie, c'est comme si la campagne respirait. Les derniers rayons de soleil se reflètent à l'horizon, au pied des crêtes. Au loin une source chuchote quelques notes... Fabio entend comme en écho la voix douce de sa maman qui l'appelle. Il est stupéfait car voilà longtemps qu'elle n'est plus là. Pourtant elle lui semble si proche, c'est comme si elle était à ses côtés. Ce soir, elle est là, dans son coeur, dans ses pensées, plus présente que jamais. La maladie l'a emporté voici six ans de l'autre côté.

Et puis soudain, il frissonne et la nuit le surprend. Au loin quelques éclairs sillonnent le ciel, puis la

lune blafarde monte à travers le firmament, laissant un halo derrière elle.

Incapable de bouger, il se laisse bercer dans cette opacité bienfaisante. Il cherche à apercevoir l'étoile du berger, il la devine tout à coup blottie au cœur d'un nuage blanc. Puis peu à peu le ciel s'éclaircit et mille petites lumières scintillent au firmament.

Au-dessus de lui, tout là-haut il tente d'apercevoir Cassiopée qui le fait rêver. Il songe à cette reine de la mythologie grecque qui, pour son orgueil, finit autour du pôle nord, qui donna son nom à cette constellation d'étoile en forme de W ou en M. La grande Ourse ce soir-là est un peu voilée et soudain son esprit l'entraîne bien plus loin sous le ciel africain.

Il revoit le visage de son ami Moussa avec qui il a passé huit mois en Algérie pendant son service militaire. Il entend encore son rire qui dévoilait ses dents blanches et qui, toujours, le rassurait quand il avait le mal du pays. Son visage buriné par le soleil, ses rides autour des yeux couleur de l'océan, sa silhouette mince et fragile enveloppé dans une djellaba bleue un peu trop large, il ne l'a jamais oublié.

Il lui racontait son enfance pauvre mais heureuse dans la montagne, ses nuits à la belle étoile, les couchers de soleil éclatants, son école si loin et son envie d'apprendre. Il ne parlait jamais de ses déses-

poirs, de la guerre, de sa peur. Il y avait toujours en lui comme une lueur d'espoir et un large sourire comme pour chasser ses fantômes.

Fabio retrouve les senteurs de ce pays : parfum sucré de la cannelle, girofle, menthe fraîche ; les senteurs subtiles de la fleur d'oranger et de l'eau de rose. Il retrouve le goût et les fragrances du souk avec ses étals bariolés, ses paniers d'osier aux teintes chatoyantes : jaune, vert, rouge, orange, couleur soleil des épices venues de l'Orient : curcuma, coriandre, piment, muscade et curry.

Une vive lueur blanche le ramène sous son chêne et à nouveau une voix l'interpelle. Il ferme les yeux, il a froid. La nuit l'enveloppe, mais il reste là, à l'abri. Il se sent protégé, comme si une présence amie venue de l'au-delà le guidait, puis une sensation de chaleur le détend. Il est bien.

Voici qu'un rayon de soleil l'éblouit, la lumière l'aveugle, il cligne des yeux. La montagne au loin se réveille, mais il a du mal à ouvrir ses paupières. Et toujours ces voix qui frappent ses oreilles comme une musique, comme un murmure qu'il ne comprend pas. Pourtant l'intonation lui semble familière, mais les paroles sont si faibles. C'est son imagination sans doute, se moque-t-il. Puis une grande plénitude l'envahit, son corps se relâche et il se laisse

bercer par une brise légère qui frôle son visage, une merveilleuse sensation de bien-être l'enveloppe et il lève les yeux sur l'immensité bleutée du ciel au-dessus de lui.

Il a toujours aimé le calme de la nuit, sous n'importe quel ciel. Il était un enfant secret, un peu mystérieux. Quand il était petit, il allait souvent se cacher dans la grange de son grand-père et jouait avec quelques brindilles ramassées sur le chemin. Il confectionnait des drapeaux imaginaires, des petits bateaux avec juste un bout de ficelle et deux morceaux de bois, puis il courait jusqu'au ruisseau derrière la maison et regardait flotter sa frêle embarcation.

Mais surtout le soir, quand il n'était pas avec son Papilou sous leur chêne, il ouvrait grand sa fenêtre de chambre et, dans le noir, admirait le firmament et comptait les étoiles. Les soirs d'orage, il contemplait le ciel noir chargé de nuages qui, dans un bruit tonitruant, éclataient en une seconde, chargés de fulgurantes lueurs vives. Les éclairs ne lui faisaient pas peur, c'est juste que quand l'orage grondait trop fort, il fermait la fenêtre et collait son nez derrière les carreaux, jusqu'à ce que la pluie battante l'empêche de voir le ciel.

Tout à coup, en regardant l'immensité de cet univers, il a soudain une pensée pour sa maison, ce

n'est pas n'importe quelle demeure. C'est celle dont il rêve souvent : une petite maison toute blanche, aux volets bleus, juste au-dessus des dunes, tout près de la mer. Une mer bleue d'azur, bleue comme le ciel en plein été, mais surtout bleue comme les yeux de sa bien-aimée Amandine. Il y aura un petit jardin juste sur le côté, une belle pelouse verte bordée de fleurs, une balançoire pour les enfants et un petit portillon tout blanc. Quelques rosiers grimpants courant le long des murs agrémenteront la façade. Il en a rêvé si souvent.

Le voilà revenu au pays, au pied de ses Vosges natales. Il aperçoit, dans le fond de la vallée, le lac de Retournemer, plus loin, on devine celui de Longemer. Gérardmer, le plus connu, lui rappelle les balades en vélo avec ses copains le long des rives et les parties de plaisir en pédalo. Mais aujourd'hui, il revoit surtout le visage de sa fiancée qu'il a connu près de Retournemer, alors qu'il s'apprêtait à partir en randonnée jusqu'au Hohneck avec une halte au Haut Chitelet, dans le magnifique jardin d'altitude où il aime admirer la flore vosgienne et alpine qui le passionnent. Ce jour-là, Amandine avait surgi là, juste devant lui, dans la lumière des premiers rayons de soleil, elle paraissait presque transparente. Elle marchait d'un bon pas, le long du lac, elle est passée tout près de lui, sans le regarder, mais il a tout de suite su qu'elle compterait beaucoup pour lui. Ce matin-là, timidement, il a osé

lui adresser un « Bonjour mademoiselle » et, en retour, elle lui a souri.

En cet instant si particulier, elle est là, à côté de lui, il ne voit que son visage où brillent ses yeux verts, son sourire éclatant. Ses deux pommettes un peu rosies par le froid lui donne un air de fraîcheur, de petite fille. Ses longs cheveux flamboyants tombent en cascade sur ses épaules. Il la regarde, mais ne peut dire un mot. Il sent son parfum léger qui flotte dans l'air. Puis elle disparaît le laissant là, immobile, les yeux dans les étoiles. Il respire doucement, il sent battre son coeur, il ressent sa présence, mais un beau cumulus passe au-dessus de sa tête, voilant son regard, puis dans la lumière revenue s'ouvre devant lui, une route qui va vers l'infini. Alors, il se lève et marche droit devant lui, il se sent léger, apaisé. Le silence l'entoure, juste un souffle qui lui caresse la joue. Tout est beauté, tout est calme. Il fixe l'horizon qui fuit devant lui, la route est longue, ignorant la fatigue, il est paisible et heureux.

Cette voix familière le poursuit, elle s'élève dans le silence, il s'arrête, écoute. Elle est cette fois plus feutrée, douce et lointaine. C'est comme un appel venu de très loin. Une autre voix se superpose à celle de sa maman qui est toujours là, dans son coeur. Il reprend la route ébloui tout à coup par un rayon lumineux. Puis il entend comme un murmure, les sons se mélangent, s'intensifient et il arrive au bout de la route.

La salle toute blanche est plongée dans la semi-pénombre. Un seul rai de lumière éclaire la pièce. On entend juste le ronronnement de l'appareil respiratoire. Amandine s'est assoupie au pied du lit, elle a l'air d'une jolie poupée aux joues un peu creuses, la tête penchée sur le côté, les mains jointes comme en prière. Il est tôt, dehors le temps est frais, une légère rosée recouvre la campagne alentour, mais le ciel clair annonce une douce journée de printemps.

Tout à coup, Amandine se réveille, autour d'elle docteur et infirmières sont réunis, c'est un concert de paroles qui se croisent, s'interrogent. Puis c'est la joie, Fabio, lui, entend désormais clairement la voix de sa fiancée, qui ne cesse de prononcer son nom.

« Allez réveillez-vous !

– Regardez docteur, il a bougé !

– Oh! C'est un miracle ! oh ! mon chéri, je suis là !

– Là... doucement... tenez lui la main. »

Enfin Fabio sort de son coma, il a fait un long voyage mais c'est le doux visage de sa bien-aimée qui lui apparaît. Il est sauvé.

UNE FILLE SI BELLE

Lucille rentre chez elle, seule dans la nuit. Elle vient de passer la soirée entre amis, demain c'est son jour de congé. La soirée a été très animée, elle a beaucoup discuté avec Paul son collègue et son confident. Voilà trois ans qu'elle travaille à ses côtés dans cette grande succursale d'automobile dans la banlieue de Nancy.

Il faut dire qu'elle est un peu amoureuse de Paul, depuis le premier jour, mais trop timide, elle n'a jamais avoué ce sentiment qui l'habite. Elle est devenu son amie. Elle aime être avec lui, parler de tout et de rien, lui raconter ses peurs et ses joies. Cependant, à chaque fois qu'elle a voulu se confier un peu plus, quelque chose en elle la retient. Elle ne saurait d'ailleurs dire pourquoi.

Pourtant, elle est ce qu'on appelle une jolie fille

sympa comme il y en a tant, mais qui passe inaperçue bien souvent à cause de sa timidité naturelle. Elle est grande, élancée, de beaux yeux noirs, des cheveux courts châtain foncé et une petite fossette sur ses joues qui illumine son visage. Elle se trouve toujours quelques défauts, elle admire bien souvent certaines de ses collègues féminines pour leurs silhouettes, leur entrain et leurs façons un peu cavalières de se comporter. Elle reste une fille sympa, sans problème et à qui l'on peut s'adresser sans façon particulière, à qui l'on peut demander de l'aide, un service, en fait comme on dit *une bonne fille*. Certains diront fille de la campagne, un peu trop *bonasse*.

Lucille a été élevée dans un petit village Vosgien perdu dans la montagne. Durant son enfance, les Vosges étaient un peu moins fréquentées que de nos jours. Juste une ou deux stations d'hiver attiraient les amateurs de neige et de calme. Elle se souvient bien de son école, à trois kilomètres de sa maison située juste au flanc de la montagne, entre le Ventron et Cornimont.

Lucille ce soir-là, en poussant la porte de son studio, est un peu nostalgique. Elle a le coeur un peu chaviré, Paul l'a raccompagnée un bout de chemin, puis, s'est vite éclipsé prétextant une course urgente. Oh ! Elle ne lui en veut pas, juste un peu déçue malgré tout. Dans son petit nid douillet, elle est

accueillie par sa chatte Moussette comme à l'ordinaire, mais ce soir, elle est un peu plus touchée. Sa jolie siamoise aux yeux bleus ronronne, passant et repassant à ses pieds en relevant bien haut sa queue en panache tout doux, tout gris. Moussette la suit à chaque pas heureuse d'accueillir sa maîtresse après une longue journée d'attente, vautrée sur le canapé.

Et c'est ainsi qu'elle remonte vers ses souvenirs d'enfance, à l'école primaire. Elle se revoit encore dans la cour de l'école, avec ses nattes agrémentées d'un ruban bleu ou rouge, son cartable à la main, guettant près du préau l'arrivée de son ami Paul. Il arrivait presque toujours au dernier moment, juste avant l'appel, avant l'entrée en classe, tout essoufflé d'avoir couru. Il a toujours été du genre à attendre la dernière minute pour partir, ou faire quelque chose. Elle, par contre, était toujours en avance car sa maman la déposait en passant, avant de se rendre à son travail.

À la récréation, son ami, un peu plus âgé, prenait toujours sa défense. Parfois il faisait un bout de chemin avec elle le soir à la sortie de l'étude, les jours où elle était obligée de rentrer seule à pied. Ça arrivait quelquefois, bien souvent à la belle saison. Alors ils traînaient tous les deux en remontant la pente jusqu'à sa maison. Paul habitait à quelques centaines de mètres plus bas, alors, elle terminait le chemin, le coeur léger après lui avoir dit au revoir avec un grand sourire sur les lèvres.

Quelques jours plus tard, Lucille comprend tout à coup, ce qui perturbe son ami Paul, ainsi que tous ses collègues du bureau.

Une nouvelle employée a fait, soudain, son apparition à la cantine de l'entreprise. Personne ne sait dans quel bureau elle travaille, d'ailleurs personne ne s'en soucie !

Par contre tous les regards se tournent vers cette inconnue car elle est vraiment superbe. Grande, élancée, de beaux cheveux blonds cendrés, des yeux verts superbement ourlés de longs cils recourbés. Sa bouche ronde bien dessinée est soulignée d'un rouge à lèvres carmin très brillant. Il faut reconnaître sa plastique magnifique, ses hanches mises en valeur par une taille fine et sa démarche majestueuse faisant apparaître ses longues jambes bien galbées.

À partir de ce jour, dans les bureaux, les ateliers, tout le monde s'interroge. Les langues vont bon train. Lucille elle-même reste intriguée par cette fille. Puis le temps passe et tout semble redevenu comme avant son arrivée.

Mais les regards masculins sont plus fuyants, les sourires laissent apercevoir des sous-entendus entre eux. Les femmes, elles, chuchotent à voix basse. Le soir, à la sortie, les hommes vont de plus en plus boire un dernier verre au café du coin. C'est vraiment bizarre ce changement, se dit Lucille.

Ses collègues, et surtout Paul, ont cessé de parler de

cette inconnue. D'ailleurs! Qui sait où elle travaille ? d'où elle vient ? Avec qui et dans quel service ? Cela reste longtemps un mystère.

Et un matin que Lucille arrive un peu en avance, elle aperçoit Paul entrer au *Gentilly* où les habitués boivent leur petit noir tous les matins avant de pointer au travail.

Ce n'est pas son habitude, ou elle ne l'a jamais remarqué. Elle reste discrète, ne pose aucune question, mais au fond d'elle-même elle aimerait savoir. Durant une semaine, elle réfléchit à la manière dont elle pourrait se renseigner sur ce qui se passe.

En elle, tout est en éveil, elle observe les réactions de son ami d'enfance, apparemment rien n'a changé, pourtant il semble plus rêveur, et surtout, toujours pressé le soir à la sortie du boulot.

Pendant ce temps, Paul et nombre de ses collègues fréquentent plus souvent le petit bar, où se rend tous les jours notre belle inconnue. Tout le monde s'interroge, quelques admirateurs l'entourent et tente d'obtenir un sourire ou la faveur de s'asseoir près d'elle.

L'établissement n'est pas très grand, si ce n'est une salle au fond réservé à la restauration du midi : quelques sandwiches ou œufs durs sur le comptoir comme déjeuner.

Paul, un jour, demande au patron s'il connaît son prénom. Elle est si secrète, mais si belle, précise-t-il.

« Je crois bien que c'est Julia, mais je ne suis pas très sûr

– Elle crèche à l'Hôtel Moderne un peu plus bas »

Tous les jours il vient passer un moment accoudé au comptoir, juste pour l'apercevoir. Certain jour, quand elle n'est pas là, il attend, il espère son entrée.

Il n'est pas le seul, et ses admirateurs discutent fort. Pourquoi une fille si jolie vient-elle ici ? Juste à côté du travail ? et puis dans ce bistrot, pas vraiment réputé, loin du centre ville ?

Paul est attiré par elle, comme un papillon vers la lumière. Il ne sait vraiment pas comment il a pu en arriver là.

Ne dit-on pas papillonner ?

Il sait bien que dans le fond, c'est sans espoir. Beaucoup d'hommes la courtisent. Des hommes bien mieux que lui.

Voilà où il en est quand un événement survient un soir dans le bar.

Paul arrive un peu plus tard que d'habitude, il rentre et constate que les clients ce soir-là sont plus rares. Il va s'asseoir au bar, commande un demi, et attend. Puis arrive une femme assez corpulente, mais élégante qui se dirige vers la table du fond, cachée par une petite cloison en verre translucide.

Paul ne fait pas très attention, mais des voix s'élèvent et le début d'une dispute s'amorce. Ce qui frappe, c'est tout d'abord l'intonation. Il faut dire

que d'habitude Julia ne parle guère, elle sourit et écoute ses admirateurs. La voix qui s'élève tout à coup est gutturale, pas très agréable et pleine de colère. Elle se lève tout d'un coup en prononçant des mots grossiers qui fusent laissant les clients abasourdis. Cette scène semble irréaliste, la salle est sous le choc. Une si belle fille en fureur !

C'est étrange, il a l'impression de sortir de sa torpeur. Non, il ne se trompe pas, il a reconnu la voix de Julia. Mais le plus imprévisible, ce sont les mots qu'elle prononce.

« Va te faire voir ! tu es une pétasse ! Je m'en tape de tes réflexions ! Je fais ce que je veux. Tu t'es regardé ! et ainsi de suite

— Non, ça ne colle pas avec son physique de Madone, non, ce ne peut pas être elle, se dit-il »

Sans se retourner, ce soir-là Paul quitte le bar tout chaviré. Il n'a pas même eu le courage de la regarder une dernière fois, il ressent une telle blessure, pourtant c'est bien Julia qu'il a entendue.

Quelque temps passe, Lucille n'a pas osé franchir la porte du *Gentilly*, par peur du ridicule. Mais son malaise est bien plus profond. Elle rentre désormais souvent seule. Cette fille si belle la hante. Tout le monde autour d'elle en fait l'éloge physique, sans vraiment la connaître. Elle est un peu jalouse et parfois enrage de ne plus voir son ami aussi souvent

qu'avant. Mais elle se fait une raison. Elle garde son amitié pour lui, au travail, il n'a pas changé.

Jusqu'au jour où !

Ce soir-là, il fait froid, la pluie n'a cessé de tomber depuis une huitaine. Lucille a fait quelques courses au supermarché, et reprend le chemin de son domicile. Elle presse le pas, elle vient de garer sa voiture à quelques centaines de mètres de sa porte d'entrée, plus bas dans la rue. Elle a hâte de se retrouver au chaud dans son home, avec sa chatte Moussette. Au moment où elle franchit le seuil de son immeuble une silhouette bien familière la surprend. C'est son ami Paul.

Assis face à face dans son petit séjour, Lucille et Paul se regardent un long moment sans parler. Elle va lui préparer une tasse de café et revient s'asseoir près de lui. Son cœur bat vite. Elle est si heureuse de le retrouver là, comme avant. Elle n'ose pas lui poser la moindre question.

Au bout d'un long moment Paul se décide :

« Lucille tu sais, je suis bien ici ? »

Lucille se contente de sourire, comme absente.

« Lucille, tu m'as bien entendu ? »

— Qu'est-ce qui se passe ? lui demande-t-elle.

— Oh ! Rien, j'ai seulement envie de passer un bon moment avec toi. Je sais que je t'ai un peu délaissé ces derniers temps. »

Et Paul pense tout bas :

« Je me suis laissé éblouir par une étoile brillante, mais en fait je sais que j'ai à côté de moi, une amie, une vraie.

Demain je demande Lucille en mariage. »

UN HOMME D'HONNEUR

Monsieur Marc Maréchal est une célébrité dans la petite ville de Gomelange en Moselle. Avec son écomusée, sa vieille maison de 1710 à visiter et son orgue classé monument historique dans l'église Saint Martin, c'est une jolie cité calme et tranquille.

Voici dix ans, Marc est venu s'installer dans ce pays verdoyant du Pays de Nied. Il n'avait que pour bagages, qu'une Citroën, un diplôme de comptable et quelques économies qui lui ont permis d'acheter une vieille maison lorraine.

Au printemps, il a emménagé au 12 de la rue des hêtres, tout près de la forêt et a commencé quelques travaux de rénovation. Dans ce dessein, il a fait appel à Jérôme, un artisan du village voisin, pour l'aider aux premiers travaux d'intérieur. La grande et unique pièce du bas a été transformée en un séjour très vaste

attendant à une petite cuisine américaine plus que fonctionnelle.

Jérôme et Marc avaient à peu près le même âge, l'ambition de réussir et quelques goûts communs pour la nature et le sport. Ils devinrent vite des amis.

Peu à peu la vieille maison est devenue une charmante demeure. Tous les voisins sont attentifs aux transformations et apprécient le résultat. Marc a conservé la vieille cheminée qui trônait au milieu et un ancien four à pain dans la remise qu'il fera restaurer plus tard pour la joie des amis et voisins.

Pendant tout l'été, Marc s'active, travaille dur. Tous les soirs quand il rentre du travail, il enfiler un bleu de travail et ne ménage pas sa peine. Le week-end est consacré aux travaux d'extérieur. Les volets sont repeints, la façade prend un air de jeunesse et le terrain tout autour est retourné, défriché et à l'automne suivant Marc plante des arbres fruitiers et quelques rosiers.

Pendant ce temps, il a ouvert un cabinet de comptabilité à proximité de la mairie. C'est petit mais bien situé. Au début c'est difficile, il travaille seul, mais peu à peu il se fait une clientèle fidèle. Tous les notables de la ville sont ses clients. Le vieux docteur Dubois est un des premiers, puis le pharmacien et le notaire

lui confient leur comptabilité. C'est un travailleur acharné, il prospecte aux alentours, dans les usines, chez les petits et moyens commerçants des environs : Bettange, Eblange, Roupeldange. Sa clientèle finit par s'étendre jusqu'à Holling et même au-delà.

Sans doute son charme, sa prestance et son sourire n'y sont pas étrangers. C'est un très bel homme, grand, athlétique, au teint basané, au regard d'un bleu profond. Il a l'art de la communication, c'est un beau parleur. On l'admire, on reconnaît son sérieux et sa réputation aidant il finit par faire partie de la bonne société dite *bien pensante*. Il est invité aux manifestations. De plus il est célibataire, disponible. Sa trentaine lui va si bien. Il attire, il a toujours un sourire, un petit mot gentil pour ses congénères quel que soit leur âge.

Lui, venu de la grande ville, qui au début était un peu *l'étranger* fait partie désormais de la communauté, il est définitivement intégré.

Un an après son installation, il se marie avec la plus belle fille de la ville. C'est la fille d'un docteur et de nombreux admirateurs sont venus assister à la cérémonie. Un buffet est offert dans la salle des fêtes. L'année suivante pour la naissance de sa fille Ariane, il donne une magnifique réception, il y convie tous ses gros clients et tous les notables de la ville.

Son étude s'est développée, c'est maintenant un cabinet d'expertise comptable renommé dans la région, il a désormais quatre collaborateurs et une secrétaire, il a pignon sur rue. Il fait partie du club des sports, du club de tennis puis il rejoint le comité des fêtes. C'est un sportif qui aime tous les défis. Il participe activement à la vie de sa commune.

Les années passent et il devient conseiller municipal puis conseiller général. Il n'a pas voulu prendre la place du Maire qui est devenu son ami. Il a réussi en une décennie à se faire une belle et respectueuse réputation.

Amoureux des vieilles pierres, des monuments, le week-end, il part souvent avec sa petite famille visiter les châteaux, les églises et les vieilles demeures lorraines ou alsaciennes. Il finit par s'associer à quelques amis et forme un comité pour la rénovation d'un vieux quartier. Il va même à former un syndicat de défense du patrimoine.

Pour beaucoup, sa famille est un exemple de réussite et de bonheur conjugal. Sa femme est jolie, aimable, appréciée de tous et se dévoue auprès de plusieurs associations. Elle fait partie notamment des Restos du cœur et d'une O.N.G. en faveur des enfants africains.

Cet homme élégant, prévenant, instruit et très sympathique récolte tous les honneurs. Il est apprécié par ses employés, aimé par ses voisins, tout lui réussit. Sa maison est agréable, sa situation est prospère. Sa renommée est en train d'exploser car, dit-on, il est susceptible de s'inscrire sur une liste pour les législatives et d'entrer en politique. Ce sont ses amis qui le pousse à accepter. Il a autour de lui toute une équipe qui le soutient.

Son destin soudain bascule un beau jour de mai, sur l'autoroute A31, au retour d'un séminaire. Ce quadragénaire a rendez-vous avec son destin, cet homme d'honneur tellement aimé, en pleine ascension est au bout de la route. Un poids lourd, en pleine nuit, a mis le mot *FIN* sur sa destinée.

Un grand article du quotidien du matin relate cet accident stupide qui lui a coûté sa vie.

« ACCIDENT MORTEL DANS LA NUIT DU 7 MAI SUR LA A31

Une seule rescapée : une jeune secrétaire choquée mais sans blessure grave a été transportée à l'hôpital le plus proche ».

Trois jours plus tard une foule imposante et émue s'est pressée pour assister aux obsèques. L'église St Martin est bondée et des gens de tous âges se sont massés sur le parvis. La famille est assise au premier

rang : Sa femme, sa fille et sa belle-mère. On remarque alors qu'il n'a aucune autre parenté. Seuls ses amis du coin sont là au deuxième rang, réservé aux proches.

C'est vrai, il n'a jamais évoqué sa famille, ses origines. Lui si volubile dans son travail et son entourage, ses voisins et amis, il n'a jamais parlé de son passé. Et personne n'a osé demander.

Toutes les autorités sont là. On reconnaît le maire, le préfet, le docteur, le pharmacien, ses employés et une bonne partie des habitants de la commune.

L'orgue entonne les premières mesures la Symphonie Héroïque de Ludwig van Beethoven qui résonnent sous la voûte de l'église. Une multitude de couronnes et de gerbes recouvrent le corbillard. Tout est beau, la cérémonie est poignante.

C'est Jérôme, son plus vieil ami, qui lit un passage de la bible et fait son éloge dans un silence impressionnant.

Il termine par ses mots :

« Parti de rien, il a bâti sa fortune et sa renommée en une décennie.

Ami fidèle, patron aimé et respecté, Marc laisse un grand vide dans notre petite ville.

Il fut aussi un bon père et un bon mari.

C'était notre ami »

L'assistance se lève pour un dernier chant, un dernier hommage à sa mémoire. Jérôme reprend sa place.

À la sortie, il est le seul à esquisser un sourire au passage, juste au fond de l'église et à reconnaître quelques visages de femmes venues des alentours. Il est le seul à savoir que son ami disparu laisse derrière lui toute une cour de femmes aimantes. Et justement elles sont venues lui rendre un dernier hommage.

Derrière la veuve, seule et éplorée, il sort de l'église en pensant tout bas :

« Sacré Marc, tu as eu tous les honneurs, et tu as honoré toutes tes conquêtes pendant si longtemps et dans le plus grand secret. C'est tout à ton honneur, à ton sens de l'honneur ! ».

DÉGUSTEZ ÉGALEMENT :

- JEUX DE DAMES (RÉMY DE BORES – 2004)
- ROMANE ET BASTIEN (BERNARD COLIN – 2004) (*ÉPUISÉ*)
- 47, L'ANNÉE DES ANGES (RÉMY DE BORES – 2005)
- LUXERRATUM (PATRICK GODARD – 2005)
- LE PARFUM DES ANGES (PATRICK GODARD – 2006)
- UN CENTAURE MÉCANIQUE (BERNARD COLIN – 2006)
- LA NIÈCE DE... (SUZY LE BLANC – 2006)
- ENZO, C'EST MOI (JOSEPH G. CICCOTELLI – 2006)
- RENCONTRES DU 27E TYPE (LES REBELYNIENS – 2006)
- LIZY LA DAME DE MONTMARTRE (SUZY LE BLANC – 2007)
- MÉMOIRES D'UNE BOUGIE (PATRICK GODARD – 2007)
- REGARDE LES OHMS TOMBER (CHARLES ANCÉ – 2007)
- L'AMOUR ENVERS (SUZY LE BLANC – 2007)
- PASSION D'ENFER (NATHALIE ROUYER – 2008)
- NÉREÏAH (RÉMY DE BORES – 2008)
- LA CUVÉE DES DRUIDES (NATHALIE ROUYER – 2008)
- IL ÉTAIT UNE FOIS, ÇA VA CHIER (CHARLES ANCÉ – 2008)

Suivez l'actualité des Éditions Rebelyne sur :
www.rebelyne.com

Les Éditions Rebelyne – 54740 Haroué

www.rebelyne.com

Imprimé en France par
Apache Color
9, rue des Michottes
54000 Nancy

Dépôt légal :
1^{er} trimestre 2009

Suzy Le Blanc est née à Bergerac, non loin des Pyrénées où elle a passé son enfance, mais c'est en Lorraine qu'elle a choisi de vivre depuis plus de trente ans.

Retraitée depuis quelques années, elle partage sa vie entre son mari, sa calme maison de la campagne du Saintois et ses multiples activités bénévoles dans l'agglomération nancéienne. Elle enseigne, entre autres, la belle langue de Molière aux étrangers et à tous ceux qui n'ont pas eu la chance de l'apprendre.

Après deux romans et un recueil poétique, elle ajoute une corde à son arc avec quelques nouvelles originales.



À 16 ans, Magali est placée comme bonne à tout faire au château d'Abondant. Elle y rencontre Julien, l'homme qu'elle épousera et qu'elle suivra quelques mois plus tard.

Ils vivront à Saint-Laurent où lui sera jardinier et elle fille de ferme. C'est au milieu des cochons, des poules et des canards qu'elle attendra son premier enfant.

Hélas, cette vie toute simple dans la campagne lorraine va être brisée. À 18 ans, Magali entraînera sa fille Katia vers d'autres horizons...

ISBN 978-2-916551-09-8



9 782916 551098

PRIX TTC : 16,00 €

